

## L'UTILE ET L'AGRÉABLE

POMME DE TERRE & CAFÉ

LA POMME DE TERRE



PARLER de la pomme de terre, c'est évoquer le nom du philanthrope à qui appartient la gloire de l'avoir placée au premier rang, à côté du pain, parmi les substances alimentaires les plus saines et les plus utiles.

Parmentier (1737-1813) fut, au début de la vie, un de ces jeunes, courageux, ardents à vivre et passionnés pour le bien, à qui la vache enragée ne fait pas peur. Il était destiné à apprendre par lui-même, comme plusieurs d'entre nous, que dans la jeunesse les privations et les épreuves forment des caractères parmi les hommes de bonne volonté. Sa mère, restée veuve avec trois enfants, manqua des ressources nécessaires pour lui faire acquérir une instruction complète et régulière; mais une voix secrète criait à ce jeune vaillant : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et il s'aïda si bien que le ciel le récompensa au-delà même de ses plus légitimes espérances.

Non seulement il voulait se créer une position, mais il se sentait au cœur le besoin de travailler pour le bonheur des autres. Aussi parvint-il, à force d'énergie, de labeur obstiné, à triompher des

obstacles qu'il devait rencontrer sur son chemin, et surtout à vaincre un des plus redoutables ennemis du progrès : le préjugé populaire. Animé de la ferme volonté de contribuer de toutes les forces de son intelligence au bien-être du peuple, à sa santé, à sa subsistance, Parmentier a conquis patiemment une des premières places parmi les bienfaiteurs de son pays. Né à Montdidier (Somme), en 1737, il entra, en 1755, comme apprenti chez un pharmacien de sa province, et en 1796, après quarante ans de travail et de lutttes, il était membre de l'Institut.



Au milieu de ses nombreux travaux d'agronomie et de pharmacie, le grand triomphe de Parmentier, son plus beau titre à la reconnaissance de ses compatriotes, c'est la pomme de terre. Parmentier ne l'a pas inventée, comme le disait ironiquement, sous la Révolution, un de ceux qui luttèrent contre lui avec le plus de fureur; il n'en a pas été non plus l'importateur en Europe, car elle fut apportée du Pérou par les Espagnols vers 1530, et un demi-siècle plus tard, Walter Raleigh l'introduisit en Angleterre; mais il est celui qui, à force de persévérance, est parvenu à faire accepter pour comestible un tubercule regardé jusque-là en France comme devant donner la lèpre et comme bon tout au plus à nourrir les bestiaux. Il fallut deux siècles pour triompher de cette aveugle prévention. Encore, au commencement du nôtre, la pomme de terre était, dans beaucoup de provinces, l'objet d'une réprobation instinctive. Une réponse recueillie à cette époque, dans un village des environs de Nérac, nous en fournit un exemple : une tante lutte contre son neveu, ami du progrès, qui demande qu'on serve des pommes de terre sur la table de son père. « Non, s'écrie la tante indignée, non, jamais ! Tant que Louise tiendra la maison de son frère, jamais une pomme de terre n'entrera dans un plat; ce n'est bon que pour les cochons ».

Turgot sachant que, depuis longtemps, la pomme de terre était un utile objet de consommation en Irlande, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie, voulut la répandre dans les provinces dont il était intendant; mais il se heurta aux vieilles croyances; et les fièvres, les épidémies qui sévirent dans le Midi à la même époque furent attribuées à la pomme de terre. L'Académie de médecine elle-même, consultée par Turgot, fut impuissante à prouver aux populations des campagnes que, loin de renfermer des germes de maladie, la pomme de terre était destinée à les préserver de la famine. Les pauvres n'avaient d'autres nourritures que les céréales, soumises à toutes les chances des intempéries, et quand survenaient de grandes pluies, des grêles ou des gelées, les privations des malheureux devenaient excessives. Quel puissant secours n'aurait pas offert alors contre la disette un végétal qui, cachant son fruit dans la terre, brave la grêle et résiste plus longtemps aux gelées !

C'est dans ces circonstances que Parmentier se mit à combattre pied à pied les sophismes de l'obstination, en méprisant les obstacles de tous genres que lui opposèrent la sottise et parfois même les injures. Fort de l'expérience qu'il avait acquise dans les prisons de l'Allemagne, où la pomme de terre avait été sa principale nourriture (1), il se livra à des examens chimiques qui démontrèrent

qu'aucun des éléments constitutifs de ce tubercule ne pouvait être nuisible. N'ignorant pas, cependant, combien il est difficile de lutter, au seul moyen de la science, contre la routine et les préjugés, il demanda au roi, dont la protection lui était acquise, la permission de faire, aux portes de Paris, des essais de culture dans la plaine des Sablons et de Grenelle, sur un terrain de 54 ares, considéré jusque-là comme tout à fait stérile. Son cœur bondit de joie lorsque les fleurs parurent, et ce ne fut pas sans un secret plaisir qu'il s'aperçut qu'un certain nombre de pieds lui avaient été volés pendant les nuits. Il fit un bouquet de fleurs de pommes de terre qu'il vint déposer aux pieds de Louis XVI, et ce roi, pour montrer publiquement qu'il partageait les idées et la confiance de Parmentier dans l'avenir du végétal tant discuté, profita d'une fête solennelle pour porter ces fleurs à sa boutonnière. De ce moment, les courtisans furent convertis au culte, je veux dire à la culture de la pomme de terre.

Pour achever de conquérir la science après avoir gagné la cour, Parmentier offrit à quelques notabilités, au nombre desquelles se trouvaient Franklin et Lavoisier, un dîner où la pomme de terre, accommodée de différentes manières, fit les frais de tous les services. L'habileté du chimiste en avait même tiré une liqueur. L'excellent homme était tout fier de dire, en racontant ce fameux repas de pommes de terre à toutes sauces, que l'appétit de ses convives ne s'était pas un seul instant ralenti.

Lorsque les arguments manquèrent aux plus récalcitrants comme aux plus obstinés pour soutenir que la pomme de terre n'était pas un comestible sain et nutritif, ils prétendirent qu'elle aurait, en tout cas, le grand inconvénient de rendre les champs stériles. Quelque dépourvue de fondement que fût cette objection, Parmentier, que le découragement ne pouvait atteindre, entreprit une dernière campagne pour défendre la pomme de terre au point de vue agricole. Il y employa ses ouvrages, ses instructions populaires, et enfin, après bien des années de persévérance et de luttes opiniâtres, la victoire lui resta tout entière. Il eut le bonheur d'assister à son triomphe, et de pouvoir dire lui-même dans sa vieillesse : « La pomme de terre n'a plus que des amis, même dans les cantons d'où l'esprit de système et de contradiction semblait la vouloir bannir pour jamais ». Dès 1815, c'est-à-dire deux ans après la mort de Parmentier, la pomme de terre couvrait en France une surface d'environ quatre cent mille hectares. Quand le pacte d'alliance fut définitivement scellé entre les Français et la pomme de terre, cet événement si considérable et si longtemps attendu fut consacré, dans le peuple, par un mot qui disait et résumait tout : la pomme de terre fut appelée *Parmentière*.

L'immense service que Parmentier a rendu à la France en propageant la culture de la pomme de terre a fait un peu oublier tous les autres bienfaits

(1) Il avait suivi, de 1757 à 1763, l'armée française de Hanovre en qualité d'aide-pharmacien, et comme il s'inquiétait peu de sa sûreté personnelle lorsque le service réclamait ses soins, il fut fait cinq fois prisonnier.



das à cet infatigable chercheur qui, absorbé par la pensée constante de prévenir les disettes, n'a cessé de travailler à multiplier les substances alimentaires, à perfectionner leurs productions, et qui, pour accomplir sa tâche, se mettait à l'œuvre chaque jour, dès trois heures du matin. Le pain fut l'objet de ses grandes préoccupations : c'est à Parmentier que l'on doit les progrès obtenus dans l'art de la meunerie et de la boulangerie. Mais qu'il s'agisse aussi bien du maïs, des châtaignes, du biscuit de mer, de la soupe économique, de la conservation des aliments, de tout ce qui regarde, en un mot, l'économie rurale et domestique, il n'est questions auxquelles il n'ait touché et qu'il n'ait conduites à bonne fin en s'y attachant sans relâche pendant plus d'un demi-siècle. Il souffrit beaucoup en vieillissant d'une affection chronique de poitrine, mais rien n'altéra son caractère : il conserva jusqu'à sa dernière heure tout son courage et toute sa bonté. Parmentier, si utile à tout et si bon pour tous, peut être regardé comme la personnification du travail opiniâtre, et du dévouement le plus absolu comme le plus désintéressé.

Ne pouvant vous raconter tous ses travaux, puisque tel n'est pas ici notre but, je tiens, avant de le quitter, et pour qu'il revive en belle posture dans vos jeunes mémoires, à vous citer le portrait qu'a tracé de lui l'illustre Cuvier. Vous prendrez certainement plaisir à voir le dévouement peint par le génie : « Une taille élevée et restée droite jusqu'à ses derniers jours, une figure pleine d'aménité, un regard à la fois noble et doux, de beaux cheveux blancs comme la neige, semblaient faire de ce respectable vieillard l'image de la bonté et de la vertu. Sa physionomie plaisait surtout par ce sentiment de bonheur né du bien qu'il avait fait. Et qui, en effet, aurait mieux mérité d'être heureux que l'homme qui, sans naissance, sans fortune, sans même une éminence de génie, mais par la seule persévérance de l'amour du bien, a peut-être autant contribué au bien-être de ses semblables qu'aucun de ceux sur lesquels la nature et le hasard avaient accumulé tous les moyens de les servir. »

L'introduction de la pomme de terre dans l'alimentation humaine a produit une immense révolution économique. En s'étendant sur une grande partie de la surface du globe, sa culture a rendu de plus en plus rares les famines qui désolaient presque périodiquement les populations des campagnes. En France, la pomme de terre a pris place au premier rang des richesses agricoles, et le bon Parmentier, qui assista, lorsque tous les préjugés furent détruits, aux élans qui se manifestèrent tout à coup pour la culture du précieux végétal, serait bien autrement heureux encore s'il pouvait apprendre que le rendement général de la France s'élève, de nos jours, à plus de cent millions d'hectolitres. Quelle serait aussi sa joie en constatant

la popularité que s'est acquise ce régal, si cher aux gamins de nos grandes villes : un sou de pommes de terre frites !

## LE CAFÉ

En France, mesdemoiselles, et peut-être ailleurs encore, les objets de fantaisie reçoivent un accueil infiniment plus chaleureux que les objets de première nécessité. Vous venez d'assister aux luttes qu'un excellent ami des hommes eut à soutenir pour décider ses compatriotes à ne pas se laisser mourir de faim. Par contre, vous allez voir avec quelle aisance, quel empressement avait été prise, un siècle et demi auparavant, une habitude qui, en réalité, ne répondait pas à un besoin. Il était vrai alors, comme il le sera sans doute jusqu'à la consommation des siècles, que *le superflu est chose très nécessaire*.

Non que je veuille partir en guerre contre le café ; loin de moi cette pensée : je ne saurais méconnaître un seul jour les bienfaits du *divin breuvage*, comme on dit au Parnasse, sans être un monstre d'ingratitude. Le café a cessé depuis longtemps, je ne l'ignore pas, d'être une mode, un engouement passager, pour devenir un des plus considérables objets de consommation, une des grandes sources de richesses, et pour s'installer, comme un hôte familier, dans presque toutes les demeures. Je me souviens aussi des nombreuses nuits qu'il m'a permis de consacrer à l'étude, et je lui en ai conservé une telle reconnaissance que nous ne nous sommes jamais séparés depuis. J'ai, par ma propre expérience, acquis la certitude que, si le café est un poison, comme le soutenait encore, au début de notre siècle, le docteur Hahnemann, c'est décidément un poison très lent. Seulement, pour ne pas perdre de vue l'intitulé de cet article, il fallait bien avouer que, cette fois encore, l'agréable l'avait emporté sur l'utile. Cette vérité ressortirait d'une façon bien autrement saisissante si, tenant compte de l'éloquence des chiffres, on disait de combien de millions la consommation de l'opulent café dépasse celle de la modeste pomme de terre.

Une fois cette réserve faite, il ne me reste plus qu'à vous raconter dans quelles circonstances et de quelle façon triomphante est entrée dans nos habitudes et aussi dans nos mœurs

.... Cette liqueur au poète bien chère,  
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Le café, à son apparition, n'eut point d'adversaire, et la mode, cette souveraine dont vous connaissez le pouvoir, lui assura tout aussitôt le plus brillant succès. Une seule voix s'éleva pour mettre en doute l'avenir qui lui était réservé ; ce fut celle de M<sup>lle</sup> de Sévigné. Elle avait écrit à sa fille, le 10 mai 1676 : « Vous voilà donc bien revenue du



café; M<sup>me</sup> de Méré l'a aussi chassé; après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune? » Et comme elle avait écrit, quatre ans auparavant (16 mars 1672) : « Racine fait des comédies pour la Champmêlé; ce n'est pas pour les siècles futurs », on s'empara plus tard de ces deux opinions, émises à peu de distance l'une de l'autre, pour prétendre que l'illustre épistolière avait mis dans le même sac, c'est-à-dire dans la même phrase, le grand tragique et la liqueur nouvelle, en disant : *Racine passera comme le café*. C'est La Harpe, dans son Cours de littérature, et Suard, après lui, qui se sont avisés de porter cette étrange comparaison au compte de M<sup>me</sup> de Sévigné. Il est incontestable qu'elle a d'abord exprimé, sur Racine et sur le café, des opinions auxquelles les siècles futurs devaient donner un démenti; mais, dans sa pensée, ces deux opinions sont restées chacune à leur place, et n'ont pas été rapprochées par elle.

Les grands et terribles événements qui ont marqué la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été attribués en grande partie, et non pas sans raison, à l'esprit d'indépendance et de révolte soufflé par les philosophes, et particulièrement par Voltaire et Rousseau. Aussi, était-il passé en proverbe de dire : *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau*. L'occasion se présente ici fort à propos de redire, pour rétablir les faits et dégager les responsabilités : C'est la faute à Voltaire. C'est lui, en effet, qui, atteint tout ensemble dans son admiration pour Racine et dans son adoration pour le café, écrivit à l'Académie française, en 1778, l'année même de sa mort, une lettre servant de préface à la tragédie d'*Irene*, dans laquelle on lit : « Si nous avons été indignés contre M<sup>me</sup> de Sévigné, qui écrivait si bien et qui jugeait si mal; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que *la mode d'aimer Racine passera comme la mode du café*, etc. » Déjà, dans le *Siècle de Louis XIV*, chapitre des BEAUX-ARTS, Voltaire avait commencé à écrire que M<sup>me</sup> de Sévigné croyait que « Racine n'irait pas loin, et qu'elle en jugeait comme du café, dont elle disait qu'on se désabuserait bientôt ». — Voilà où l'erreur commence, voilà depuis quand et à cause de qui l'on a répété un mot que M<sup>me</sup> de Sévigné n'a jamais dit (1).

(1) Au reste, M<sup>me</sup> de Sévigné devait plus tard revenir sur ses préventions contre le café en racontant à sa fille les consolations qu'elle se promettait pour le carême, en mêlant son lait avec du sucre et du « bon café ». D'un autre côté, Voltaire aurait pu et dû savoir que M<sup>me</sup> de Sévigné, lorsqu'elle écrivait, en 1672, pour son vieil ami Cornille, ignorait que Racine serait un jour le sublime auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*; il lui avait suffi, en 1689, de voir jouer *Esther* par les jeunes filles de Saint-Cyr pour rendre justice au grand poète : « Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce; c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnages, si

Or, chères lectrices, car Racine, M<sup>me</sup> de Sévigné et Voltaire ne sont intervenus ici qu'incidemment, le café est originaire d'Arabie. Les Ethiopiens, paraît-il, en connaissaient l'usage de temps immémorial, et c'est de l'Ethiopie que le café a été transporté au royaume de l'Yémen, dans l'Arabie heureuse des anciens, là où se trouvent la fameuse ville de Moka, ainsi que les villes voisines, Aden, Hodeidah, et Loheia, qui lui font depuis longtemps une redoutable concurrence. Au commencement de notre siècle, époque de sa grande prospérité, la ville de Moka renfermait 50,000 habitants et exportait annuellement pour plusieurs millions de café.

Le cafiar est un arbuste qui, au mérite essentiel de produire, dans son fruit rouge, une graine excellente, ajoute celui de présenter un aspect pittoresque : il est orné, en toutes saisons, d'un feuillage luisant avec lequel contraste, d'une manière heureuse, la blancheur de ses fleurs, semblables à celles du jasmin, et répandant une odeur très agréable.

En Orient, où le temps se partage, dans les villes, entre les débitants de café et les barbiers, le café est, depuis des siècles, une des nécessités de la vie. Il remplit le principal rôle dans les honneurs que les Orientaux rendent à leurs hôtes (1), et l'on dit même qu'une des obligations que les Turcs contractent envers les femmes qu'ils épousent est de ne jamais les laisser manquer de café.

Les peuples d'Occident, qui n'en sont pas encore là, ne devaient connaître le café qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Il fut introduit d'abord à Constantinople, ensuite à Venise en 1615, puis à Marseille en 1644, et enfin à Paris, où le voyageur Jean de Thévenot l'apporta en 1655. C'est l'ambassadeur de Turquie, Soliman Aga, qui en répandit le goût à la cour. La vogue gagna bientôt la haute société, et l'habitude du café parut délicieuse. Pour en savourer l'arôme et le parfum à la mode orientale, les élégantes Parisiennes du siècle de Louis XIV se servirent, comme le diplomate ottoman, de petites tasses en fine porcelaine et de serviettes à franges d'or.

Lorsque le café, qui d'abord avait été rare au point de coûter jusqu'à quarante écus la livre,

parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien..., et l'on n'a d'autre peine que de voir finir une aussi aimable tragédie; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. » (Lettre à M<sup>me</sup> de Grignan, Lundi, 21 février 1689.)

(1) En Afrique, il y a certains pays où il n'est pas toujours agréable d'avoir à subir la politesse du café. Un de nos marins a raconté, en 1840, comment le café lui fut offert chez un gouverneur d'une opulente cité des côtes occidentales de l'Afrique. On fait frire du café en coque dans du semen, sorte de beurre composé de lait de vache et de lait de chèvre, et on vous en présente une vingtaine de grains sur une assiette de bois avec la graisse dans laquelle ils ont été cuits. Ce ragoût, dont les Africains sont très friands, est, comme vous pouvez le penser, aussi dégoûtant à voir qu'exécrationnable à manger.



devint bon marché à la suite de nombreux envois du Levant, on vit s'ouvrir à Marseille, en 1671, et à Paris, l'année suivante, des boutiques analogues à celles qu'avait montées à Londres, en 1652, un nommé Daniel Edwards, pour vendre spécialement la fameuse infusion. L'Arménien Pascal fut le premier qui débita du café en public. Il s'établit d'abord à la foire Saint-Germain et ensuite quai de l'Ecole, dans un local où se réunissaient les beaux-esprits. Un autre Arménien et des Levantins ouvrirent deux nouveaux établissements, l'un rue Mazarine, l'autre rue Saint-André-des-Arts, et ces établissements ne tardèrent pas à être désignés sous le nom de la liqueur qu'on y vendait : les amateurs prirent leur café dans les cafés.

Le peuple put aussi goûter la liqueur nouvelle en plein air, car des Levantins parcouraient la ville, en portant devant eux les ustensiles nécessaires à la confection du café, et vendaient leur infusion au modeste prix de deux sous la tasse. Le succès là ne fut pas très grand : les nouveautés ne sont vite accueillies que parmi ceux à qui elles offrent l'attrait d'une distraction ou d'une curiosité. Les bourgeois et les prolétaires ont leurs habitudes auxquelles ils restent attachés ; ce qui est nouveau les étonne sans les attirer : ils se défient et ils attendent.

Les premiers cafés ne furent que des tavernes assez mal fréquentées. La bonne société ne commença à aller dans ces sortes d'établissements que lorsque Grégoire et surtout *Procopé*, deux anciens garçons des Arméniens, eurent établi dans la rue des Fossés-Saint-Germain, en face le théâtre qui était alors la Comédie-Française, des cafés convenables dans lesquels on put causer littérature et politique, ou lire, comme au coin de son feu, le *Journal de Paris* et la *Gazette de France*. A une époque où il n'existait ni cercles, ni cabinets de lecture, et où les salons étaient rares, Procopé, en créant un établissement d'où la vulgarité était bannie, opéra, à son insu, une sorte de révolution dans les mœurs françaises : il offrit aux savants, aux artistes, aux gens de lettres, un centre de réunion, et il arracha des cabarets les hommes du monde qui allaient s'y enivrer noblement. « L'usage du café, dit Cuvier, a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société. » Les dames n'entraient pas dans les cafés ; mais il n'était pas rare de voir les plus qualifiées d'entre elles faire arrêter leurs voitures devant ces établissements, et demander une tasse de café, qu'on leur passait par la portière sur une soucoupe d'argent.

Outre le café *Procopé*, dont le nom survit encore sur le même emplacement, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, et qui fut au XVIII<sup>e</sup> siècle le rendez-vous d'un grand nombre d'écrivains, quatre cafés à Paris ont été célèbres : le café de la *Régence*, lieu de réunion des joueurs d'échecs, qui subsiste encore rue Saint-Honoré ; le café de *Foy*, au Palais-Royal,

où se rencontraient les orateurs politiques de la Révolution ; le café *Tortoni*, boulevard des Italiens, qui vient de faire place à un magasin de chaussures ; et enfin, le café *Frascati*, centre de jeux et de plaisirs du monde élégant, qui fut élevé, à l'époque du Directoire, sur l'emplacement de l'hôtel habité par l'illustre et malheureux Lavoisier, là où se trouve aujourd'hui le passage des Panoramas.

Lorsque la consommation du café eut pris une grande extension, les Européens, pour ne pas rester tributaires de l'Orient, songèrent à cultiver eux-mêmes le café. Les Hollandais furent les premiers qui essayèrent cette culture dans leurs colonies, d'où ils envoyèrent de jeunes plants à Amsterdam en 1690. C'est de cette ville que parvint à Paris, en 1713, un cafiier dont les graines donnèrent plusieurs plants. Quelques années après, un marin français, M. Gabriel de Clieu (1686-1774), qui devint, en 1723, lieutenant du roi à la Martinique, faisait l'heureuse tentative d'introduire la culture du cafiier dans les Antilles. Il a ainsi raconté lui-même son entreprise et ses succès :

« J'étais, en 1720, capitaine d'infanterie à la Martinique. Des affaires personnelles me rappelèrent en France dans la même année ; mais plus occupé du bien public que de mes intérêts, sans être découragé par le peu de succès des tentatives qui avaient été faites depuis quarante ans pour introduire et naturaliser le café dans nos îles, je fis de nouvelles démarches pour en obtenir un pied au jardin du roi ; elles furent longtemps infructueuses. Je revins plusieurs fois à la charge sans me rebuter ; enfin, la réussite couronna ma constance... Il est inutile d'entrer dans le détail des soins infinis qu'il me fallut donner à cette plante délicate pendant une longue traversée ; je ne puis cependant m'empêcher de dire que l'eau devenant rare dans le vaisseau qui me portait, et n'étant distribuée à chacun qu'avec mesure, je partageai avec ma plante chérie le peu qu'on m'en donna (1). Je fus à peine débarqué à la Martinique, que je

(1) A ce propos, un mot de souvenir. Les jeunes personnes qui, dans leur enfance, ont joué ou se sont reposées au Jardin des Plantes sous les ombrages du fameux cèdre du Liban, ont pu entendre raconter qu'en 1734 Bernard de Jussieu avait rapporté le plant de cet arbre, de Syrie en France, dans son chapeau, et qu'il avait dû, pour l'empêcher de mourir en traversant le désert, partager avec lui sa modeste ration d'eau.

C'est là une légende dont il ne faut retenir, pour quelques instants seulement, que le chapeau. Voici la simple vérité : Bernard de Jussieu avait reçu en Angleterre, du directeur du Jardin botanique de Kew, deux tout petits cedres, plantés chacun dans un pot de terre. Aussitôt arrivé à Paris, Jussieu se rendit à pied au Muséum, portant les pots dans ses mains. L'un de ces pots lui ayant échappé, il se cassa, et notre grand naturaliste, pour ne pas compromettre sa plante, la mit bravement dans son chapeau avec la motte de terre. De ces deux arbres, plantés, l'un dans l'école botanique, l'autre au pied du labyrinthe, ce dernier seul a prospéré, et l'on sait de quelle façon triomphante. C'est le plus gros qui existe en Europe.



plantai dans un terrain convenable et préparé cet arbuste précieux... Au bout de dix-huit ou vingt mois, j'eus une récolte très abondante; les fèves en furent distribuées aux maisons religieuses et à divers habitants qui connaissaient le prix de cette production et pressentaient combien elle devait les enrichir. Elle s'étendit de proche en proche : la Guadeloupe et Saint-Domingue en furent bientôt abondamment pourvus. Ce qui rendit les progrès de cette production plus rapides à la Martinique, ce fut la mortalité qui frappa tous les cacaotiers sans exception. Les habitants, absolument dépourvus par là d'une denrée territoriale, presque la seule qu'ils eussent à échanger contre celles de France, ne trouvèrent de ressources que dans la culture du café, à laquelle ils se livrèrent exclusivement avec un succès qui passa leurs espérances, et qui répara bientôt leurs pertes. L'île se trouva couverte en trois ans d'autant de milliers de cafiers qu'elle avait eu de cacaotiers. Voilà la vraie marche de l'introduction du café dans les îles sous le Vent; c'est une source inépuisable de richesses pour les quatre cinquièmes de leurs habitants. »

Les colons de la Martinique et de la Guadeloupe, dans leur reconnaissance, voulurent élever un monument à leur bienfaiteur; ils lui offrirent aussi un don de 150,000 francs. On ne s'entendit

pas pour l'exécution du monument, et de Clieu refusa l'argent. Il mourut pauvre, mais il eut la consolation de pouvoir penser longtemps aux heureux qu'il avait faits : il vécut quatre-vingt-huit ans.

On sait quels furent ensuite les immenses progrès de la culture du café; on sait aussi comment, dans l'espace de deux siècles, le café s'est installé dans le monde entier. Il occupe, depuis longtemps, une des plus belles places dans la fortune commerciale, et rivalise d'importance avec le sucre, la laine et le coton, ces marchandises indispensables. A l'extérieur, il entretient de vastes colonies, et ici, comme dans les autres contrées de l'Europe, il est l'objet, sur tous les points du pays, d'un commerce spécial. C'est en bonne partie pour le café que règne sur les ports marchands ce mouvement, cette activité dévorante qui jamais ne s'arrête; c'est pour le transporter que sillonnent les mers ces nombreux navires dont les chargements équivalent à des fortunes entières.

L'histoire de la pomme de terre et du café offre cette moralité intéressante qu'avec la première l'utile est devenu agréable, et qu'avec le second l'agréable est devenu utile.

CHARLES ROZAN.

## CONSEIL



QUAND ces lignes vous parviendront, mesdemoiselles, vous serez encore dans cette période qu'on appelait jadis le Carnaval, qu'on nomme parfois la saison, et qui, surtout en province, comprend une série de distractions de tout genre.

Je n'ai pas à discuter en ce moment l'usage qui accumule en un laps de temps très court une multitude de plaisirs, de veilles, de fatigues; il est incontestable que sortir tous les soirs quand on a passé les jours entiers en visites, sans parler des achats, du temps perdu dans les magasins et chez les couturières, il est incontestable que tout cela ne constitue pas une hygiène morale ni physique satisfaisante. Tandis que l'esprit est occupé de choses très futiles, très affadissantes, qui font, sur la vie de famille, le même effet que les sucreries en trop grande quantité sur l'estomac, la santé se détraque, s'anémie dans cette

série impitoyable de veilles passées dans une atmosphère débilitante et malsaine. Mais les plaintes et les récriminations n'y feront rien, tant qu'on n'aura pas relevé le niveau moral de la société, et apporté la mesure dans les esprits.

Donc, mesdemoiselles, vous êtes en plein carnaval; vous sortez plus ou moins, selon les exigences de position que vous êtes disposées, peut-être, à bénir et même à exagérer. Voulez-vous que nous causions aujourd'hui d'une question toute de circonstance : de la tenue des jeunes filles dans le monde ?

Vous savez, comme moi, qu'elle est très critiquée à notre époque. Un vent cosmopolite souffle dans notre belle France jadis si polie, si élégante, si distinguée. On s'ingénie à n'être plus Françaises, mais Anglaises, Américaines, etc. Je ne blâme pas certains des usages de ces pays; il y aurait cependant beaucoup à dire. Mais ce que je blâme, c'est qu'on emprunte à ces pays, non pas tant des habitudes que nos mœurs n'admettent pas



encore, mais un esprit, un sans-façon, un sans-gêne que les Anglaises et les Américaines distinguées réprouveraient hautement.

Dites-vous bien qu'à travers les habitudes différentes, le comme il faut existe partout. Et c'est là ce que l'on met trop souvent de côté, de nos jours.

Vous ne sortez pas seules, comme les Anglaises; vous n'allez pas en soirées sans vos mères, vous ne vous promenez pas avec des messieurs sans l'égide maternelle ou paternelle. Mais vous cherchez à vous en dédommager par une désinvolture qui, sous prétexte de naturel, arrive, chez certaines, au mauvais genre.

Ah! si vous pouviez savoir comme les jeunes gens jugent sévèrement, impitoyablement, je dirai même injustement, les jeunes filles dont ils paraissent admirer les manières « bon garçon! » Ils ne leur trouvent pas d'excuses, et interprètent presque toujours défavorablement leurs mobiles. Ce qui est un excès de jeunesse, de gaieté, de confiance, ils l'attribuent à la coquetterie, au désir de plaire,

à l'envie effrénée de trouver un mari. Si vous les entendiez parler de vous, vous rougiriez d'indignation de voir votre caractère ainsi travesti, et vous seriez tentées de prendre en dégoût ce monde où l'on est si faux, où l'on déchire les gens qu'on a encensés, où l'on est toujours prêt à nier ce qui est bien pour voir partout le mal.

Mais puisqu'il en est ainsi, puisque le monde qui vous sourit est, derrière vous, sévère et injuste, ne donnez pas prétexte à ses critiques. Soyez gaies, soyez jeunes, mais soyez réservées; exagérez plutôt cette note, c'est le moyen de paraître dans la mesure. Vous n'en aurez pas moins de succès, croyez-le, et ce sera un succès de meilleur aloi. Ayez, oh! ayez un grand souci de votre dignité de jeune fille, afin que celui que vous épouserez soit fier de votre renom, de votre réputation de femme comme il faut.

C'est un vrai conseil d'amie, mesdemoiselles, que celui que j'écris aujourd'hui pour vous.

M. MARYAN.

## AIMONS, SOUFFRONS, PLEURONS

*Aimons, aimons! la vie est un mystère  
Où l'amour seul a jeté des rayons;  
Nous y verrons resplendir la lumière,  
Si nous aimons.*

*Souffrons, souffrons! notre âme, hôte rebelle,  
Qui cherche en vain les libres horizons,  
Garde du moins son frémissement d'aile,  
Si nous souffrons.*

*Pleurons, pleurons! les yeux restés sans larme  
Ne savent pas lire sur d'autres fronts  
Le mal caché qu'un mot souvent désarme,  
Si nous pleurons.*

M<sup>me</sup> E. DE PRESSENSÉ.

## ORIGINE DU SAC-RIDICULE

On sait que le *ridicule*, si adopté de nos jours, date de la fin du siècle dernier. En effet, vers 1795, les robes de coupe antique que l'on portait avaient supprimé l'usage des poches; il fallait pourtant trouver un moyen de porter les mouchoirs, les boîtes de bijoux dont les nouvelles Athéniennes ne pouvaient se passer. Aussi quelques-unes de ces dames, plus avisées, découvrirent, au musée des Petits-Augustins, des statues avec des ambonnières pendues au côté; voilà la chose trouvée, il ne s'agissait plus que de lui donner un nom. On lui donna d'abord celui de *balantine*, *balantion*, peut-être à cause du mouvement que lui donnait la marche. En même temps que la *balantine*, surgit le *reticule*, petit sac de dimensions plus exigües, et qui se porta à la main. C'est à ce dernier que, par corruption, fut donné le nom de *ridicule*, appellation peu conforme à l'étymologie.

Ces sacs étaient décorés de bouquets brodés de devises ou de rébus.



# Mon Cousin Guy

(SUITE)

VII



Le visage appuyé contre les vitres de la fenêtre, soulevant à demi le rideau, Arlette regardait au dehors, attendant la minute où sa tante et Madeleine allaient sortir de la maison pour monter dans le coupé qui les attendait... Quelques secondes encore de patience et elles apparurent, traversant le trottoir. Puis, prêtes à entrer dans la voiture, elles levèrent la tête vers la

croisée qui laissait entrevoir une mince silhouette, et envoyèrent un amical signe d'adieu à l'enfant que l'excessive prévoyance de M<sup>re</sup> Chausey gardait au logis pour cause de rhume.

Pas bien malade, Arlette. A Douarnenez, elle n'eût guère pris garde à ce rhume et se fût librement promenée comme d'ordinaire au grand souffle du large. Mais M<sup>re</sup> Chausey, ayant une peur irraisonnée de toutes les maladies, se montrait d'une prudence extrême devant les moindres indispositions; et elle avait jugé sage de ne point exposer Arlette au froid cuisant de cette journée d'hiver.

Arlette, pour sa part, ne s'effrayait nullement de quelques heures de solitude. Une idée séduisante avait d'ailleurs jailli dans son cerveau, quand elle avait su qu'elle ne sortirait pas : relire bien en paix, aussi longtemps qu'elle le voudrait, le journal qu'elle griffonnait depuis son arrivée à Paris, et revivre ainsi les six semaines délicieuses qu'elle y avait déjà passées.

Six semaines ! A peine elle le croyait elle-même. Pour n'en pas douter, il fallait vraiment qu'elle en eût la preuve, en comptant les jours sur le petit calendrier où était marquée d'un trait la date de son arrivée. Comme ils avaient passé doux, charmants, insaisissables, ces jours qu'à l'avance, à Douarnenez, elle croyait devoir être en nombre si res-

treint. Elle s'était donc trompée en pensant qu'elle ne pourrait vivre joyeuse loin de son père ! Pourtant, Dieu sait avec quelle tendresse ardente elle l'aimait toujours, combien elle mêlait son souvenir à tout ce qu'elle faisait ; comme elle désirait ses lettres et y répondait par de véritables volumes que complétait encore son journal ! Un journal, toutefois, que le docteur lirait seulement quand elle serait de retour, car c'était un ami dont elle ne voulait pas se séparer...

Le matin même, elle avait reçu de lui l'une de ces longues causeries qu'elle lisait et relisait, à les savoir par cœur, prétendait Guy... Elle reprit encore les feuillets, les parcourut avidement, comme si pour la première fois ils venaient sous ses yeux ; puis, pensive, elle songea un moment, les yeux perdus dans la flamme claire du foyer ; et, dans sa songerie, passèrent tout ensemble les visions lointaines de son foyer breton et les images toutes récentes de sa vie de Parisienne. Ils étaient décidément doux à évoquer, ces derniers souvenirs, puisque, pour les ressusciter mieux encore, elle s'en alla chercher dans son petit bureau les pages déjà sans nombre qui avaient jailli sous sa plume alerte et capricieuse, guidée par le besoin d'expansion inné chez elle. Et les doigts glissés dans ses cheveux, la tête penchée, elle se mit à lire, laissant son regard courir d'abord sur les premières feuilles :

40 novembre.

Eh bien, Paris n'est pas du tout comme je me l'imaginai ! Et même, au premier moment, il m'a causé une désillusion. Je m'attendais, je m'en aperçois bien maintenant, à trouver une espèce de ville merveilleuse comme celles des contes, remplie de palais, de je ne sais quoi au juste, — ne ressemblant à rien de ce que j'avais encore vu. Guy avait raison quand il me le disait à Douarnenez, et j'ai envie de me moquer de moi-même quand je pense à la singulière idée que je m'en faisais. Tel qu'il est, il me plaît décidément, ce Paris, maintenant que je suis habituée à ses maisons si hautes qu'elles m'étouffaient les premiers jours ; à ses interminables rues toutes grises, laissant voir à peine, — et très mal, — un misérable bout de ciel ; à ses *écraseuses*, ses omnibus, veux-je dire, qui s'avancent toujours comme des machines menaçantes à l'adresse des simples voitures et des pauvres



gens obligés de traverser. Entre parenthèse, c'est très amusant d'être dans une *écraseuse*. On est assis les uns devant les autres, on se regarde, on s'examine, on fait ses petites réflexions, on tâche de débrouiller, à la simple vue, le caractère de ses voisins, on imagine leur histoire, etc... Malheureusement, je n'y suis montée qu'une seule fois; et encore, parce que j'étais avec Guy, qui s'est aperçu de l'envie que j'en avais, et avec miss Ashton, — l'ancienne gouvernante de Charlotte et de Madeleine, une Anglaise très raide, très solennelle, qui les adore, parle indignement le français et est aussi infatigable que moi pour la marche. Tout le contraire de ma tante et de Madeleine, qui voudraient ne bouger jamais de leur voiture. Quant à Charlotte, comme son Pierre est un trotteur intrépide, elle est toute prête à trotter à sa suite !...

C'est naturellement en voiture que j'ai fait ma première promenade dans Paris; et plus cette promenade avançait, plus j'étais désorientée. Il m'intéressait, certes, ce Paris, puisqu'il était nouveau pour moi, mais il ne m'attirait pas; ma sympathie pour lui ne s'éveillait pas du tout! Il me paraissait gris comme le ciel chargé de brouillard. Une maussade pluie fine faisait disparaître sous leur parapluie les passants nombreux, oh! nombreux! et l'on ne distinguait que des silhouettes grandes, ou grosses, ou petites, ou gracieuses, ou autrement. Mais de figures, aucune! Seuls, les magasins ne me causaient pas de désappointement. Loin de là! Quand j'ai pénétré dans l'un d'eux, le Louvre, m'a expliqué Madeleine, j'ai été prise vraiment d'admiration pour lui. Il me paraissait si beau et si immense! Mais il s'y trouvait tant de monde que, comme la veille à la gare, la frayeur m'a saisie de me perdre et d'être étouffée; et sans réfléchir, en stupide petite fille, j'ai attrapé la robe de Charlotte et je ne me suis aventurée à sa suite qu'en la tenant bien. Quant à Madeleine, elle était aussi à l'aise que si elle avait été seule à se mouvoir dans ces galeries. Elle avançait au milieu de la cohue, toujours calme, fine, élégante, sans bousculer personne ni être bousculée. Une seconde, en se retournant, elle a aperçu ma main qui tenait toujours serrée la robe de Charlotte et elle a eu une légère moue :

— Arlette, ne fais donc pas ainsi l'enfant! Ne te cramponne pas à Charlotte! Cela ne se fait pas!

C'était la première fois que j'entendais cette dernière phrase tomber des lèvres de Madeleine. Maintenant, je ne pourrais plus compter le nombre de fois qu'elle est venue s'abattre sur mon inexpérience.

Pendant que ma tante et Charlotte choisissaient, dans ce magasin pareil à une ville de marchandises, une quantité de choses de toute espèce, j'employai tous mes regards à contempler les acheteuses, d'abord, habillées presque toutes comme personne ne l'est à Douarnenez, laissant sur leur passage un bon petit parfum; à contempler aussi

la multitude d'objets vendus dans ce magasin étonnant, des objets si jolis que j'aurais voulu les acheter tous!

Aussi quand ma tante, après avoir choisi une étoffe d'un adorable gris tendre, m'a dit : « C'est pour toi, Arlette. Puisque tu es ma fille, pour le moment, c'est bien le moins que je complète ton trousseau! » j'ai été tellement ravie, que je l'ai embrassée chaleureusement en m'écriant qu'elle était un amour de tante, sans penser que nous n'étions pas seules.

Une dame, qui achetait près de nous, a pris aussitôt une mine si étonnée, que j'ai eu conscience de m'être comportée en jeune sauvage. Pour son compte, l'employé riait dans sa barbe et me lançait des coups d'œil discrets, mais curieux. Ma tante, elle, ne paraissait pas fâchée. Je lui ai chuchoté, confuse :

— Ma tante, pardonnez-moi d'être si ridicule!

Elle m'a répondu très gentiment :

— Les petites filles de ton âge ne sont jamais ridicules quand elles témoignent leur plaisir.

— Seulement, elles feraient mieux de ne pas le témoigner en public, n'est-ce pas? ai-je fini.

Ma tante s'est mise à rire :

— A merveille! Salomon lui-même n'aurait pas mieux parlé.

Et là-dessus, nous sommes remontées en voiture pour reprendre la série des courses qui absorbent complètement, en ce moment, ma tante et Charlotte, grâce à l'approche du mariage. Elles en sont occupées à lasser ceux qui, comme moi, n'ont qu'à les regarder faire. Heureusement, elles ne paraissent pas épuisées du tout, bien que ma tante répète de temps à autre, d'un accent convaincu :

— Je n'en puis plus!

Mais Guy assure que c'est là une phrase de vraie Parisienne, dans laquelle il n'y a pas un atome de vérité. Faire des courses est l'élément des Parisiennes, paraît-il.

Pour suivre le programme de la journée, nous sommes allées chez une modiste de haut renom, qui vendait des chapeaux tels que les habitantes de Douarnenez et même de Quimper n'en ont pas l'idée; des chapeaux qui m'ont tout de suite expliqué pourquoi, avant que je sorte, Charlotte, l'adresse incarnée, avait fait subir à l'œuvre de la modiste de M<sup>me</sup> Morvan une transformation inattendue, à laquelle elle devait une physionomie toute nouvelle.

Devant les hautes et innombrables glaces, des dames étaient assises, presque aussi bien tournées que la modiste en chef et les sous-modistes. Ces dernières, sous l'œil de la grande maîtresse du lieu, leur plaçaient les chapeaux sur la tête. Et alors les dames s'examinaient de droite, de gauche, de profil, avec une attention extrême. Jamais jusqu'alors je n'avais soupçonné que ce pût être aussi important de choisir un chapeau! L'une d'elles surtout, pas jolie le moins du monde! m'intéressait tout à



fait tant elle était sérieuse en contemplant, sur ses cheveux bien souples, les différents chapeaux que la modiste y posait pour essayer. Le plus drôle, c'est que son mari était avec elle, — un grand jeune homme comme Guy; — il était aussi absorbé qu'elle dans l'examen des chefs-d'œuvre de M<sup>me</sup> Caroline. Je le trouvais tout à fait ridicule dans ce magasin de modes, au milieu de toutes ces dames, avec sa physionomie affairée, autant que s'il avait été chargé d'empêcher l'explosion d'une bombe... Mais, en même temps, il m'amusa tellement, j'étais si occupée à le regarder, que je n'entendais pas ma tante qui, après avoir longtemps parlé avec M<sup>me</sup> Caroline, m'appela :

— Arlette ! Arlette !

Charlotte m'a ramenée dans la réalité en me caressant la joue avec les violettes glissées dans sa veste; et... — Oh ! pourquoi M<sup>me</sup> Morvan n'assistait-elle pas à cette scène ! — voilà que ma tante m'a fait asseoir, moi aussi, devant une glace; et voilà que, sur ma tête, M<sup>me</sup> Caroline s'est mise en devoir de faire apparaître successivement une série de ses chefs-d'œuvre. Elle me les posait délicatement, arrangeait, de ci, de là, les mèches folles de mes cheveux, et puis se reculait, renversant sa taille de petite grosse femme, rejetant en arrière sa tête coiffée de cheveux couleur de cuivre rouge, clignant à demi ses yeux et se répandant en phrases tout à fait extraordinaires :

— Oui, le dessin est harmonieux et fin ! Un vrai Greuze, ou plutôt un Récamier. Un poème, madame, ne trouvez-vous pas, que ce chapeau sur cette tête ? La Jeunesse défiant l'Hiver ! C'est un régal d'avoir à coiffer une tête, une grâce aussi originale et piquante ! Nous ferons une merveille. Je la vois déjà... Le bouton naît; la fleur va s'épanouir. Elle vous plaira certainement, madame.

Et, entre ses exclamations, elle riait d'un rire satisfait qui me faisait penser au gloussement des poules, quand on leur jette du grain. Dans le nombre de ces chefs-d'œuvre, elle en a pris un de forme tellement bizarre et tellement empanaché que j'ai bondi, malgré ma confiance en M<sup>me</sup> Caroline.

— Oh ! ne ne me mettez pas un chapeau pareil ! Je ressemblerais aux chiens savants que l'on voit quelquefois le jour du *Pardon*.

M<sup>me</sup> Caroline a eu un nouveau gloussement. Mais sa mine était un peu moins épanouie, et j'ai deviné que mon exclamation avait été très malencontreuse. Avec dignité, elle m'a répondu :

— Vous pouvez être tranquille, mademoiselle. Jamais nos clientes n'ont l'air de chiens savants. S'il en était autrement, nous n'aurions pas une clientèle aussi exceptionnellement nombreuse et distinguée.

Une chaleur m'a monté aux joues. Mais M<sup>me</sup> Caroline n'a pas paru s'en apercevoir, et, jetant de côté le chapeau que j'avais traité d'irrévérente façon, elle l'a remplacé, sur mes cheveux, par un autre qui a reçu l'approbation générale, la mienne

comprise. Mais je me suis bien gardée de l'exprimer, de crainte d'articuler encore quelque sottise. Vraiment, en cette minute, m'apercevant dans une glace, je me faisais l'effet d'une autre personne, ainsi coiffée d'un chapeau « idéal » — pour parler comme M<sup>me</sup> Caroline — et habillée de la robe que ma tante m'avait fait faire à l'avance, selon votre désir, père chéri, et que j'ai trouvée à mon arrivée. J'avais l'apparence d'une vraie jeune fille; je paraissais bien plus grande qu'à l'ordinaire et ma taille aussi était toute différente, bien mieux. Enfin — tout bas je puis bien l'avouer — je me trouvais très gentille. Je suis sûre que M<sup>me</sup> Morvan et Blanche, me voyant ainsi transformée, n'auraient plus osé me soutenir que les petites femmes ne sont que de vilaines créatures manquées. D'ailleurs, si elles l'avaient soutenu, je ne les aurais pas crues ! Et surtout je n'aurais pas pleuré comme je le faisais autrefois, en petite sotte, à l'idée que j'étais une créature manquée...

Je suis sortie enchantée de chez M<sup>me</sup> Caroline, et je continuais à l'être dans la voiture, quand, tout à coup, une ombre a passé sur ma joie. Ma tante, après avoir célébré, en compagnie de Charlotte, les talents de M<sup>me</sup> Caroline, finissait en plaisantant :

— Le malheur est que ce sont des talents qui se payent bien cher... Ah ! ce n'est pas une économie de marier sa fille !

Subitement, père, je me suis rappelé que vous m'avez recommandé d'être très, très économe, de dépenser le moins possible; et j'ai été envahie par la crainte qu'il ne faille justement dépenser beaucoup d'argent pour être habillée comme j'allais l'être au mariage de Charlotte. Je ne savais comment demander à ma tante de me rassurer; et, dans mon embarras, j'étais devenue silencieuse, tout à fait contre mes habitudes; si bien que ma tante s'en est aperçue et m'a demandé en souriant :

— Qu'as-tu, Arlette ? Est-ce que tu crains toujours d'être coiffée comme un chien savant par M<sup>me</sup> Caroline ?

— Oh ! non. Mais... mais... j'ai peur de n'avoir pas assez d'argent pour payer ma jolie toilette !

Ce n'était pas là tout à fait ce que je pensais, mais vraiment l'aveu me paraissait trop difficile à articuler; et ma tante me regardait avec des yeux que je ne comprenais pas. Ils étaient très affectueux, mais sérieux, et j'ai demandé bien vite :

— Oh ! tante, vous n'êtes pas fâchée après moi, n'est-ce pas ? C'est que papa m'a tant recommandé d'être économe, et je me demande comment y arriver !

— Eh bien ! nous te l'apprendrons; sois tranquille, chérie, j'espère bien que ton père sera content de toi et de nous sur ce point ! Aie confiance en moi...

Je ne demandais pas mieux; et j'ai eu un soupir de soulagement à voir ma tante aussi sûre de son fait. Comme nous étions en voiture, à l'abri des regards curieux, je l'ai embrassée de toutes mes



forcées pour la remercier et j'ai pu de nouveau être gaie, sauf que je pensais à vous, père.

Certainement, cela me faisait plaisir pour moi de savoir qu'au mariage de Charlotte, je serais tout à fait Cendrillon métamorphosée par sa marraine; mais cela me charmait bien plus encore pour Guy, avec qui je quête. J'étais certaine, de cette façon, de n'être pas pour lui un sujet de honte, ainsi que me l'avait prédit M<sup>me</sup> Morvan, et Blanche surtout, qui n'a pas manqué une occasion de me répéter que Guy, me trouvant si peu à la mode de Paris, ne voudrait pas quêter avec moi, etc. Le plus malheureux, c'est que, sans l'avouer, je m'étais mise à le croire depuis que je pouvais me comparer à mes cousines; il finissait par me sembler que Guy devait sûrement me juger de la sorte.

Aussi, comme j'étais maintenant rassurée, j'ai voulu qu'il le fût tout de suite, lui aussi. Et pendant son apparition d'un instant à la maison, le soir de cette après-midi mémorable, je lui ai annoncé qu'il verrait une Arlette transformée au mariage de Charlotte et n'aurait pas à rougir de ma tenue de campagnarde, comme disait Blanche.

— Alors, vous serez très belle ?

Modestement, j'ai répondu :

— Je serai gentille..., j'espère...

— Et vous êtes ravie de cette perspective ?

— Oh ! oui !

Ce sourire, dont je n'arrive pas encore à démêler le sens, a couru sous sa moustache :

— Voilà un « oh ! oui ! » bien convaincu... Hum, mademoiselle Arlette. Est-ce que Paris ferait déjà sentir sur vous son influence néfaste ? Est-ce qu'il vous rendrait coquette ?

— Oh ! non, je l'étais déjà à Douarnenez.

— Vous l'étiez ?... Vraiment ? Comment le savez-vous ?

— Parce que le capitaine Malouzec me l'a dit... justement le jour où je lui déclarais que j'étais contente, autant qu'on peut l'être, d'avoir appris que je n'étais pas un misérable avorton !

Et avec effusion, j'ai fini :

— Et c'est vous qui me l'avez appris. Aussi, je vous en aurai une reconnaissance éternelle !

— Vous êtes mille fois trop bonne, ma cousine. Je ne mérite pas tant. J'ai simplement, par esprit de justice, voulu rectifier quelques opinions légèrement erronées de M<sup>me</sup> Morvan sur ce point. Ne prenez pas la peine de me parler de votre reconnaissance, et faites-moi plutôt la grâce de me raconter vos premières impressions sur Paris.

Je ne demandais pas mieux. C'est si amusant de bavarder ! Je lui ai tout dit, mes opinions sur les *écraseuses*, sur les employés du Louvre, sur M<sup>me</sup> Caroline et ses produits, sur les messieurs qui achètent les chapeaux de leur femme... J'ai demandé à Guy si, comme moi, il ne les trouvait

pas ridicules dans ce personnage. Il m'a répondu par un « certainement » fort convaincu...

Comme nous nous entendons bien avec Guy ! Je voudrais qu'il fût mon frère, mon grand frère ; mais je garderais tout de même Corentin et Yves, que j'aime pour de bon !

14 novembre.

M<sup>me</sup> Catherine est venue me dire adieu. Elle repart ce soir. Je l'ai embrassée, réembrassée je ne sais combien de fois, comme si mes baisers pouvaient laisser sur son visage quelque chose de moi que vous sentirez, père chéri, lorsqu'elle ira vous voir de ma part.

Quand la porte est retombée derrière elle, j'ai eu un frémissement au cœur, me sentant seule, bien seule cette fois dans Paris, tout à fait séparée de mon pays breton...

Mais cette impression n'a pas duré. Je ne puis plus maintenant me trouver perdue à Paris comme le premier jour... Tous, ici, sont excellents pour moi ! Aussi, je les aime !... Mais pas tous de la même façon ; — à mon papier, je peux bien confier la vérité  *vraie*  ! — Madeleine continue à m'intimider beaucoup, au fond, avec son inaltérable sagesse et son calme également inaltérable. A cause du mariage de Charlotte, toute la maison est en agitation, et je suis comme la maison : Madeleine, elle, demeure un vrai lac, sans coup de vent, sans vague. Ainsi que tout le reste de l'année, je suis sûre, elle étudie pendant des heures son piano avec une patience qui me stupéfie ; tant elle répète de fois les mêmes passages ! — Elle peint des fleurs, copiant son modèle pétale par pétale, et elle en brode sans relâche sur des ouvrages minutieux, sans paraître se douter le moins du monde qu'il faut des trésors d'attention pour les mener à bien... Elle suit des cours, comme l'on dit ici, et pour son agrément ! car elle n'a plus besoin du tout de s'instruire. Ma tante le trouve, et je suis, tout bas, de son avis...

Que de science il y a dans le cerveau de Madeleine ! Quand j'y pense, je suis pénétrée pour elle d'admiration, — d'une de ces admirations qui vous accablent de l'idée de votre propre indignité, et je comprends que, très souvent, elle trouve (je le devine), que je dis ou fais des choses stupides ; c'est-à-dire « incorrectes », quoiqu'elle s'applique à me cacher son impression. Mais je connais maintenant trop bien sa figure pour me laisser tromper ! Quand certain petit pli apparaît entre ses sourcils, je suis sûre de m'être mise une sottise quelconque sur la conscience.

Et puis mes étonnements, mes admirations, mes antipathies lui paraissent en général un peu saugrenus. Elle a une manière de me dire : « Que tu es donc enfant, Arlette ! » qui tombe sur moi à la



façon d'une vague bien froide et me pénètre de la résolution de garder pour moi toutes mes idées. Seulement, c'est une résolution qu'il me serait impossible de tenir. Je suis trop habituée à laisser mes idées prendre la volée dès que bon leur semble. Capitaine, où êtes-vous pour les recueillir?

Avec ma tante et Charlotte, je suis bien à mon aise. Elles, au moins, je ne les scandalise jamais ! Mais elles ont autre chose à faire que de m'écouter bavarder. D'ailleurs, Charlotte est toujours avec son Pierre, occupée de son Pierre quand elle n'est pas la proie des couturières, modistes, etc.

Par bonheur, pour moi toute seule, j'ai Guy, mon grand ami. Un grand ami que je ne vois guère à loisir, par exemple. Tous les jours, certes, il vient à la maison ; mais, sauf exception, pour de courtes visites, — du moins elles me paraissent ainsi, — et puis il s'en va je ne sais où... Je voudrais savoir même quel est ce « où ? ». Je l'ai demandé à Charlotte, non à Madeleine, bien entendu ! — et pour tout renseignement, elle m'a dit, avec un sourire que je n'ai pas compris :

— Je ne puis te dire où va Guy. Il ne me fait pas de confidences. Demande-le-lui, si tu le désires.

— Cela ne le fâchera pas ?

— Oh ! non !

Le jour même, comme Guy était venu un instant avant le dîner, je lui ai servi toute chaude ma question. Il en a paru si stupéfait, que j'ai cru que lui aussi allait me répondre la fameuse phrase de Madeleine : « Ce n'est pas convenable ! » Mais il m'en a fait grâce et, de ce ton qui ne m'apprend jamais s'il parle sérieusement ou non, il a répété :

— Où je vais quand je vous quitte ?... Eh bien, selon les heures, je dîne en ville, ou je vais au théâtre, ou aux courses, ou faire des visites et le reste... Enfin, je goûte à tous les charmes de la vie !

— Comme vous êtes heureux, Guy ! Je voudrais bien, moi aussi, y goûter comme vous, car ils doivent être délicieux pour que vous leur donniez ainsi tout votre temps !

A ma grande surprise, il a eu un haussement d'épaules très méprisant pour les charmes en question, et il m'a répondu sans plaisanter :

— Soyez très sûre qu'ils ne méritent pas d'être regrettés par toute personne ayant même une ombre de raison. Ah ! quelle fille d'Eve vous êtes, petite Arlette !

Il est parti là-dessus, après m'avoir baisé le bout des doigts. Mes idées n'avaient pas été éclaircies d'un brin par ses réponses !... J'en étais un peu dépitée, mais pas autant que je l'aurais cru... C'est que, une chose très bizarre ! j'aime à me sentir une petite fille ignorante auprès de Guy qui, lui, a autant d'expérience qu'un très vieil

homme. Je le vois dans ses yeux, je le devine à ce qu'il dit et aussi à ce qu'il ne dit pas. Quelquefois, en causant avec ma tante, ou encore avec son ami Pierre, il fait une phrase qui m'a un petit air tout simple, et ma tante — ou Pierre — se met à rire. Moi, je ne comprends pas du tout la cause de leur gaieté subite, et cela m'agace. J'ai envie de crier à Guy : « Puisque vous êtes mon ami, apprenez-moi à comprendre tout ce que disent les grandes personnes ! Je ne suis plus une « petite ! » J'ai presque dix-huit ans !... »

Et pourtant je ne lui dis rien de pareil, non parce que Madeleine me glisserait peut-être son éternel : « Ce n'est pas convenable ! » mais parce que il m'est agréable d'être pour Guy une espèce de bébé dont il est obligé d'avoir soin !

16 novembre.

A partir d'aujourd'hui, j'aime Paris ! Pour moi, ce n'est plus seulement un immense assemblage de maisons à travers lequel sont, par-ci par-là, jetés quelques arbres dont les pauvres racines s'écrasent sous l'asphalte. J'ai compris qu'il avait ses beautés à lui et que j'étais tout à fait dans mon tort en ne les apercevant pas, parce qu'elles différaient des beautés que j'aime par dessus tout : celles que le bon Dieu a faites et dans lesquelles les hommes ne sont pour rien, comme la mer, les soleils couchants, les fleurs...

Ce qui m'a réconciliée avec Paris, c'est ma visite de tantôt à Notre-Dame ; et cette visite, je la dois à Guy. Hier, comme il interrogeait Madeleine sur le programme de notre journée d'aujourd'hui, elle lui a répondu par une liste de courses qui l'a fait reculer :

— Comment ! tant d'occupations pour une seule après-midi ! Mais vous allez tuer cette pauvre Arlette ! Sans compter qu'elle doit s'ennuyer à périr, promenade ainsi sans cesse de magasin en magasin.

Pour ça, Guy se trompait absolument. Mais je n'ai pas songé à protester, quand je l'ai entendu continuer :

— Il vaudrait bien mieux qu'elle visitât un peu Paris. Louise, envoie-la donc « pègriner » sous l'aile de miss Ashton, si tu n'as pas le loisir de la chaperonner.

— Ce serait très bien, a fait ma tante, si miss Ashton parlait français. Mais elle bredouille autant que si elle venait de débarquer d'Angleterre. Elle et Arlette ne se comprendraient pas et se perdraient dans Paris, pour peu que je les envoie seules.

— Mais tu pourrais les envoyer sous mon escorte. Voyons, Arlette, voulez-vous venir, vous et votre garde-du-corps, visiter Notre-Dame, par exemple, puisque vous affectionnez tant les églises, en m'acceptant pour cavalier



J'accueillais la proposition avec transport. Mais ma tante, je me demande pourquoi, se montrait hésitante. Elle a marmotté à Guy quelques mots parmi lesquels j'ai attrapé au vol le cher « convenable » de Madeleine. Enfin Guy, par bonheur, a fait triompher son idée; et aujourd'hui, tous les trois, nous sommes partis pour Notre-Dame dans une *écraseuse*, selon mon désir. J'aime toujours beaucoup mieux les *écraseuses*, où l'on a de l'air et de la lumière, que les *fiacres*, qui sont de véritables petites boîtes à roues dans lesquelles on ne respire pas...

Oh ! Notre-Dame ! Comme Guy avait raison de m'y conduire... D'abord à cause du *marché aux fleurs* qui l'avoisine et sentait bon au passage le lilas et les roses du Midi ; puis parce que l'église est elle-même d'une beauté qui m'a conquise toute... J'étais pleine de respect, en y pénétrant, à la seule idée du nombre d'années dont elle porte le poids. Elle me faisait l'effet d'une vieille dame très noble, très majestueuse et très bienveillante qui vous inspirerait tout de suite le désir de vous prosterner.

Guy, qui adore Notre-Dame, — pour de bon, — tout en étant Parisien, a déclaré que nous devions nous comporter en touristes jusqu'au bout et tout voir ; aussi, nous avons tout vu, y compris le *trésor* et les tours.

Quand nous sommes arrivés en haut des tours, après avoir grimpé marche sur marche, j'ai cru être transportée en plein ciel. Au sortir des interminables escaliers qu'il nous avait fallu escalader, j'apercevais du bleu, du bleu encore, un bleu infini, délicat, doux, que ne voilait aucun nuage ; et puis une clarté de soleil, limpide et transparente, dont je me sentais enveloppée comme par le vent d'hiver qui nous mordait le visage. Autour de nous, rien que l'espace plein de lumière. Et puis à nos pieds, très bas, tout écrasée, la masse des maisons qui s'étendaient si loin qu'elles se confondaient avec le brouillard de l'horizon. J'étais saisie d'en voir tant, de penser aussi à la quantité de personnes qui vivaient sous ces toits innombrables, luisant au soleil, des personnes que je ne connaissais pas, que je ne connaissais jamais, qui étaient les unes très heureuses et les autres, mon Dieu ! malheureuses, puisqu'il paraît qu'il y en a beaucoup aussi de celles-là.

— A quoi rêvez-vous, Arlette, avec cette mine grave ?

— Je me demandais si, dans toutes ces maisons, il y a *sûrement* plus de gens heureux que de gens malheureux. Il y a plus des premiers, n'est-ce pas ?

— Souhaitons-le, en effet.

— Vous ne le croyez pas, Guy ? Vous parlez sans conviction.

— C'est que vous agitez là une grosse question, petite reine, qui a fait méditer des collections de philosophes, sans être bien éclaircie. Et moi qui ne suis pas précisément un docte philosophe, je n'oserais me mêler de la résoudre. Espérons ensemble

que la somme des mortels satisfaits de leur sort l'emporte sur la somme de ceux qui ne le sont pas ; et nous nous comporterons ainsi en parfaits optimistes !

En cette minute, au regard, à l'accent de Guy, je devinais qu'il parlait inspiré par son expérience de vieillesse ; et j'aurais voulu pouvoir entrer dans sa pensée pour démêler ce qui s'y passait. Nos yeux se sont croisés et, changeant de ton, il a fini gaiement :

— Je suppose, d'ailleurs, que je prêche une convertie. Je n'ai pas besoin de vous recommander l'indulgence envers la pauvre vie, trop souvent calomniée, même par ceux qui lui doivent le plus. Contentez-vous longtemps de vous la figurer aussi séduisante que les palais habités par vos amies les fées.

— Eh bien, ce n'est pas du tout ainsi que je me la représente. Pour moi, elle ressemble à l'un de mes sentiers préférés, là-bas, près de Douarnenez, longeant la mer... Il n'est pas beau dans toute sa longueur, mon favori ; en certains endroits, les bruyères, les ajoncs, toute sorte de jolies petites plantes lui font cortège ; puis, ailleurs, elles disparaissent, il ne reste que l'herbe ; maigre et rousse en été. Mais, sans se préoccuper de son entourage, mon sentier s'allonge toujours jusqu'au moment où il s'arrête court devant une énorme déchirure de la falaise... Alors, c'est le vide... C'est la fin...

J'avais un tel plaisir à reparler de mon cher sentier, d'où la vue sur la mer est sans pareille, que j'en oubliais le lieu où je me trouvais ; et j'ai été presque étonnée d'entendre résonner la voix de Guy :

— Petite Arlette, vous parlez comme un vieux sage. Mais les vieux sages sont des gens fragiles, ne l'oubliez pas, et sur cette tour, il fait un froid sibérien ; descendons vite, vous allez vous enrhummer.

Comme l'accent de Guy ne ressemblait pas du tout à celui de M<sup>me</sup> Morvan quand elle me commande la moindre chose, je lui ai obéi tout de suite ; et alors, a commencé notre visite de l'église, une visite qui m'intéressait tellement, surtout quand le jour tombant a fait la cathédrale plus intime, plus recueillie, que la nuit était presque venue déjà quand nous en sommes sortis enfin, toujours fidèlement suivis par miss Ashton. Paris était tout gris, maintenant ; et, à mesure que les réverbères s'allumaient, il avait l'air de se remplir de grandes étoiles fauves. Aussi, comme il me plaisait ainsi, j'ai demandé à Guy de revenir à pied. Il m'a dit :

— Mais c'est trop loin ! Vous serez épuisée en arrivant, et Louise me grondera.

Je lui ai tout de suite assuré et répété que j'avais l'habitude des très longues courses ; que, durant les vacances, Yves, Corentin et moi nous trottions pendant des heures, car nous sommes tous les trois infatigables.

— Et vous êtes alerte à l'avenant, vous, petite



filles. Je me souviens de la jeune personne en rose qui montait en courant un chemin de falaise à Douarnenez... Allons, marchons, puisque cela vous amuse. Vous m'avez fait la grâce de m'accepter pour cavalier, je dois vous obéir, n'est-il pas vrai ? Si vous avez eu plus de vaillance que de force, nous trouverons toujours bien un véhicule quelconque pour nous recueillir.

Et ainsi nous sommes partis tous trois, après avoir fait nos adieux, — moi, du moins, — à la cathédrale, qui me paraissait plus imposante encore, sa grande silhouette de pierre toute habillée d'ombre... Nous avons d'abord suivi la Seine, criblée de flammes rouges aussi fuyantes que des feux follets, des bateaux-mouches, m'a expliqué Guy, comme je lui confiais mon impression.

Là-dessus, il s'est mis à me questionner, non pas du tout en curieux, mais avec un intérêt qui ouvrait mon cœur autant que mes lèvres, sur ma vie

Douarnenez, sur ce que je faisais, je lisais, j'aimais, etc... J'étais tellement contente de parler de mon pays, que j'ai commencé à bavarder comme je le fais avec le capitaine. A la façon dont Guy m'interrogeait, me répondait, j'étais sûre que je ne l'ennuyais pas; mais, au son de sa voix, je devinais bien qu'en m'écoulant il avait dans les yeux cette lueur de curiosité et d'amusement que je commence à connaître, mais qui ne me fâche plus, maintenant qu'il est mon grand ami. La nuit était complète et si pure, que j'ai pu lui montrer l'étoile qui est mon habituelle confidente, celle à qui je raconte mes idées folles, mes désirs, mes espérances, quand je ne les dis pas à mon autre fidèle amie, la mer. Ces confidentes-là, au moins, m'écoutent toujours, sans me répondre au nom de la morale.

— Et vous n'aimez pas la morale ?

— Oh ! non ! Pas plus que je n'aimerais une vieille personne grognon, sévère, grondeuse, qui jetterait toujours des obstacles entre moi et les choses qui me tentent.

— Peut-être les choses défendues vous tentent-elles plus que les autres ?

— Mais, bien sûr !... Aussi, quelles tempêtes se sont élevées entre M<sup>me</sup> Morvan et moi ! Surtout quand ses défenses étaient injustes... Mais, pour éviter d'être arrêtés par elle dans nos intentions, nous faisions toujours bien vite, les garçons et moi, ce que nous avions en tête. Après, on voyait...

— Qu'est-ce qu'on voyait ?

— Les yeux foudroyants de M<sup>me</sup> Morvan, et on l'entendait fulminer un peu contre les garçons et beaucoup contre ma pauvre personne, qui recevait tous les noms. Un jour, elle m'a appelée « suppôt de Satan ». Je ne savais pas trop ce que ce drôle de nom pouvait dire... J'ai cherché dans mes livres de contes, de légendes, etc. Je n'ai pas trouvé d'explication. Qu'est-ce qu'il signifiait ?

— Rien du tout ! C'est une expression sans tête ni queue, m'a vertement répliqué Guy.

Si M<sup>me</sup> Morvan avait entendu !...

Je n'étais pas plus renseignée. Comme il me demandait ce qui m'avait valu un pareil qualificatif, je lui ai raconté mon escapade de jadis avec Yves, que j'avais entraîné un soir dans le jardin pour voir si, à minuit sonnant, des fées sortiraient des corolles de toutes les fleurs et viendraient danser, en compagnie des *poutpiquets*, comme je l'avais lu dans un très beau conte. Yves n'avait que sept ans à peine et mourait de peur. Il se cachait les yeux sous ses poings, dans l'attente des *poutpiquets*. Moi, le cœur me battait à grands coups, mais je regardais de tous mes yeux. Minuit a sonné. La lune n'a éclairé aucune des apparitions que j'espérais. Ni korrigans, ni *poutpiquets* ne se sont montrés. Les fleurs sont restées des fleurs... De cette nuit-là, j'ai fini de croire vraies les belles légendes merveilleuses. J'en étais triste, triste ! Et, dans mon découragement de voir qu'elles n'étaient que mensonges, j'ai secoué Yves, qui ne bougeait pas, pour le faire rentrer. Mais il s'était endormi et, se sentant touché, il a cru qu'un *poutpiquet* voulait l'emporter. Il s'est mis à pousser des hurlements tels que toute la maison en a été réveillée et est accourue. M<sup>me</sup> Morvan, en bonnet de nuit, m'a appelée « suppôt de Satan », criant que je voulais la mort de son fils, que j'étais une vraie sorcière, etc... Enfin, elle m'a malmenée à son aise, car papa était à Quimper et ne pouvait me défendre... Et les *poutpiquets* non plus ne sont pas venus à mon secours... Il est vrai que je ne croyais plus en eux !

— D'où, leur droit de vous abandonner, à supposer même qu'ils eussent existé ?... Petite Arlette, vous avez des mots bien profonds.

Parlait-il sérieusement ou se moquait-il de moi ? Nous avons fait quelques pas en silence. A quoi pouvait-il bien penser ? Pour l'obliger à continuer la conversation, je lui ai demandé, ayant envie d'entendre à mon tour ses récits :

— Et vous, Guy, est-ce que vous étiez insupportable quand vous étiez petit ?

— Mais je l'étais, je crois, très suffisamment, si je m'en rapporte à l'opinion de Louise.

— Oh ! Guy, racontez-moi des histoires de « quand vous étiez petit », des sottises que vous faisiez. Ce sera drôle de vous les entendre dire maintenant que vous êtes sage !

Guy s'est mis à rire.

— Je vous remercie, Arlette, d'être à ce point certaine de ma sagesse. Je ne mérite pas tant d'honneur. « Des histoires de quand j'étais petit ? » Mais je ne m'en rappelle aucune qui vaille la peine d'être exhumée de l'oubli où elle dort. J'imagine que j'étais un garçonnet pareil aux autres...

— Pas pareil, j'en suis certaine, à Corentin et à Yves ! Vous deviez d'abord faire des projets pour quand vous seriez un homme. Papa dit que tous



les garçons en font, et il s'impatiente lorsqu'Yves déclare que ça lui est égal d'être n'importe quoi.

— Mais, certainement, j'avais de très hautes ambitions. Dans ma prime jeunesse, parce que je portais aux chevaux une tendresse extrême, j'ai rêvé d'être écuyer dans un cirque. Ensuite, vers la région de mes dix-sept ans, je me suis cru un prodige, une espèce de grand homme, parce que une revue de vingt-cinquième ordre pour le moins acceptait quelques-unes de mes élucubrations d'écolier. Puis une légère dose de sagesse m'étant venue avec les années, j'ai humblement renoncé à la gloire littéraire, je me suis borné à faire de la musique en profane, mais avec amour, à peinturlurer de même. J'ai enfoui ensemble mes rêves ambitieux et mes premières illusions; et ne pouvant espérer davantage, je me suis résigné à n'être qu'un pauvre homme du monde, c'est-à-dire une élégante inutilité, pour ne pas dire plus.

Guy s'est tu brusquement. J'étais un peu interdite de son accent devenu ironique et presque triste; oui, triste! et amer aussi! L'idée m'a traversé l'esprit qu'il venait de parler bien plus pour lui que pour moi. Mais, au bout de quelques secondes de silence, j'ai de nouveau entendu sa voix, qui avait retrouvé ses sonorités habituelles; et il m'a dit gaiement :

— Petite Arlette; à quelles confidences m'entraînez-vous là? Oubliez bien vite mes fantaisistes opinions sur moi-même, et entrez goûter chez un pâtissier. Puisque vous êtes Parisienne, il vous faut prendre des habitudes parisiennes.

Nous avons donc goûté. Miss Ashton et moi, tout en croquant nos gâteaux, nous nous faisions des sourires, puisque nous ne pouvions guère nous parler, ne nous comprenant pas. Guy servait d'interprète. En sortant de la pâtisserie, il m'a offert un gros bouquet de violettes dont il a tenu bien aimablement à se charger, pour que je puisse laisser mes mains dans mon manchon; et je suis rentrée ravie de mon après-midi. Ma tante a dit que c'était de la pure folie d'être revenue à pied de Notre-Dame, — je comprends son effroi, à elle qui ne marche jamais! — qu'elle ne me confierait plus à Guy, car il me tuerait bien vite, etc... Je l'ai rassurée de mon mieux... Et j'espère bien, au contraire, qu'elle m'enverra encore me promener sous l'escorte de Guy... C'est si amusant, et nous nous entendons si bien, mon grand ami et moi!

20 novembre.

Un, deux, trois jours encore, et le quatrième aura lieu le bal que ma tante donne pour le mariage de Charlotte, et qui sera le premier de mon existence! Aussi, je ne peux pas m'empêcher d'y penser à toute minute, en cherchant à m'imaginer ce plaisir inconnu qui, pour l'instant, me vaut de discrètes exhortations au calme de la part de Madeleine, détachée des vanités de ce monde, — en

sa qualité de savante, je suppose. Quant à ma tante, il lui procure plus de courses encore. Et cependant, comme elle continue à être pour moi une vraie marraine de Cendrillon, au milieu de ces occupations, elle a pensé à me commander, sans m'en rien dire, une robe de bal... Oui, père chéri, vous avez bien entendu, une robe de bal, une vraie, pour moi, votre Arlette! Une robe exquise! une robe vaporeuse, un rêve!

Quand j'ai vu ce rêve entrer dans le petit salon où nous étions, chez la couturière, j'ai cru, naturellement, qu'il s'agissait encore de quelque toilette pour Charlotte, qui passe son temps à essayer des robes, ces jours-ci.

J'ai dit seulement, avec admiration :

— Quelle jolie toilette! Elle est pareille à une feuille de rose.

— Elle te plaît? Tant mieux... Car c'est toi, chérie, qui es destinée à t'habiller de cette feuille de rose.

— Moi! Vraiment, moi!!

Cela me semblait impossible. Eh bien, j'avais tort. Le ravissant nuage rose est devenu une jupe, ravissante aussi, et qui me donnait un air de jeune fille tout à fait! Je me regardais enchantée quand mes yeux se sont arrêtés sur le corsage que m'attachait l'essayeuse, et une exclamation m'a échappé :

— Oh! quel malheur! Il manque un grand morceau au corsage?

Ma tante, Charlotte, Madeleine, l'essayeuse, ont, d'un commun accord, fixé les yeux sur le corsage.

— Il manque un morceau? Où donc?

— Mais, dans le haut... On voit toutes mes épaules, tous mes bras! Qu'est-ce que l'on va faire?

J'étais désolée. Au lieu de consolations, qu'est-ce que j'entends? Un rire général, et Charlotte me dit, au milieu de cet accès de gaieté extraordinaire :

— On ne fera rien du tout à ton corsage. Il ne lui manque pas de morceau... C'est un corsage décolleté... Il est bien ainsi!

J'étais stupéfaite et scandalisée.

— Comment, il faudra que j'aie au bal ainsi déshabillée? Madeleine, entends-tu? Pour le coup, ce n'est pas convenable de se comporter de la sorte.

Madeleine, la sage Madeleine, riait, elle aussi! Et elle n'était pas de mon avis! Est-ce qu'elle ne m'a pas répondu :

— C'est l'usage, Arlette. Tu n'as qu'à te résigner... Tout le monde est décolleté au bal!

— Alors, c'est convenable, parce que c'est l'usage?... Quelle raison bizarre!

— Tu auras bien moins chaud de cette manière, m'a glissé Charlotte, en manière d'encouragement. D'ailleurs, demande à ton ami Guy... Lui-même te dira que toutes les femmes sont ainsi habillées pour aller au bal!

— Oh! Charlotte, tu ferais mieux de dire ainsi « déshabillées! »



Malgré les assurances répétées de ma tante et de mes savantes cousines, j'ai questionné Guy le jour même; et il leur a donné raison. Je n'ai plus maintenant qu'à prendre mon parti en brave!

Mon grand ami est arrivé bien à propos hier soir. Sur ma prière, Madeleine était en train de m'apprendre la valse; mais elle le faisait d'une façon si savante, en me faisant compter tant de pas, que je m'embrouillais tout à fait. Ma patience s'en allait, je commençais à trouver la valse une danse beaucoup trop compliquée pour moi, quand Guy est entré... Cher Guy! Il m'a vue dépitée et m'a demandé pourquoi. Je me suis écriée avec véhémence que la valse était un véritable casse-tête. Il s'est mis à rire, et m'a répondu :

— Venez, vous allez apprendre sans peine. Charlotte, joue-nous quelque chose de bien enlevé. Et vous, petite reine, élancez-vous en suivant la musique.

Je me suis élancée. Et cela a été à merveille. Étais-je sotte de trouver la valse difficile!

24 novembre.

Père, êtes-vous jamais allé au bal? Si oui, comment ne m'avez-vous pas dit que c'était une délicieuse invention. Comme je comprends maintenant Cendrillon et ses larmes, quand ses méchantes sœurs la laissaient à la maison pour y aller sans elle! Surtout, comme je comprends qu'elle ait oublié l'heure et les recommandations de sa marraine, quand elle s'est vue au bal. Saviez-vous aussi, papa, que c'est une autre chose délicieuse de tourner en rond longtemps, les yeux perdus et à tête aussi, au son d'un orchestre qui vous chante des airs de valse?... Ceux qui disent la vie maussade n'ont jamais été au bal, bien sûr.

Même, les préparatifs en étaient amusants. Tout l'appartement était en remue-ménage. Il venait des tapissiers, des fleuristes, des pâtisseries, etc., etc. Et tous avaient des conférences avec ma tante, affairée comme un général doit l'être un jour de bataille. Elle donnait des ordres; elle était partout; elle s'impatientsait ou félicitait, selon les cas; surveillait l'installation des accessoires du cotillon — une danse plus charmante encore que les autres, car elle dure bien plus longtemps, deux ou trois heures; une danse pendant laquelle on ne cesse de recevoir des cadeaux de son danseur et de lui en faire, et chaque fois, comme remerciement, on valse l'un avec l'autre.

Charlotte était presque aussi agitée que ma tante, elle en oubliait un peu son Pierre. Madeleine, seule, restait toujours la même, utile partout avec son adresse de fée. Et si calme! me disant de ci,

de là, avec une mine étonnée : « Comment tu t'agites, Arlette! » Elle en parlait bien à son aise, Madeleine : ce n'était pas son premier bal! Moi, il me semblait que le soir n'arriverait jamais! Pour m'occuper, j'allais de temps en temps jeter un coup d'œil sur ma robe de feuille de rose, sur mon bout de corsage, sur mes gants très longs qui, au moins, allaient un peu me couvrir les bras, sur mes souliers de satin, roses aussi, de vrais amours!

Un peu avant le dîner, comme je me trouvais seule dans le petit salon, je n'ai pas pu résister à la tentation de danser un peu, pour voir si je me souvenais bien des leçons de Guy. Et je tourbillonnais de mon mieux, vite, vite, vite, quand une voix m'a crié :

— Très bien, très bien! mademoiselle. Quelle bonne élève! Repasser ainsi sa leçon!

Je me suis arrêtée court. C'était Guy.

— Vrai, c'est bien? Les jeunes gens voudront bien m'inviter?

— Mais... je crois que oui!

— Ne croyez pas, je vous en supplie, soyez sûr!

— Je suis sûr que vous ne manquerez pas de danseurs.

— Vous m'amènerez tous vos amis, n'est-ce pas? Et vous ne leur direz pas que j'ai pris une seule leçon de danse, sans quoi ils auraient de la méfiance... Ils me fuiraient. Et je désire tant voir le carnet que m'a donné Charlotte se couvrir de noms et encore de noms! Je le rapporterai tel quel à Douarnenez, et M<sup>me</sup> Morvan pourra constater qu'à Paris on ne me trouvait pas un misérable avorton. Voilà!

— Voilà!... M<sup>me</sup> Morvan sera punie ainsi qu'elle le mérite et que le lui souhaite M<sup>lle</sup> Arlette. Et, maintenant, voulez-vous permettre à votre grand ami d'écrire le premier son nom sur votre carnet? Je commencerai la précieuse série qui aura pour effet d'empêcher désormais la plus terrible des belles-mères de vous calomnier.

Je me suis écriée, ravie :

— Oh! oui, mettez votre nom. Mettez-le autant de fois qu'il est possible. Avec vous, au moins, si je fais ou dis des choses pas convenables, ce n'est pas trop grave.

— Vous dites donc des choses pas convenables?

— Madeleine juge que oui. Je m'en aperçois bien!

— Mais nullement. Vous vous trompez. Croyez-en votre grand ami; et restez vous-même surtout!

HENRI ARDEL.

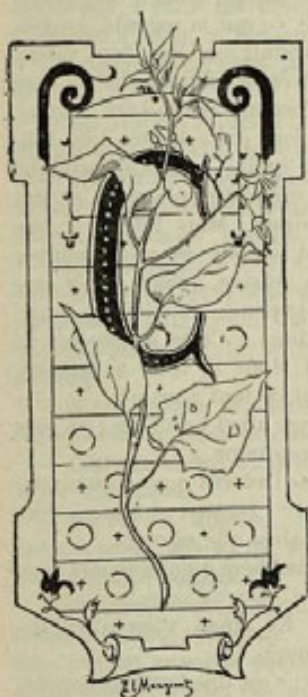
(La suite au prochain numéro.)



# LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)

## III



Il fut à la table de thé, un dimanche soir, que se régla cette grande affaire.

Un temps exceptionnellement mauvais avait rebuté quelques-uns des habitués, et quatre personnes seulement avaient bravé le vent, la pluie et les ruisseaux désordonnés pour faire leur partie de whist et manger leur part de brioche chaude.

Le sexe fort était représenté par un ancien militaire, dont la figure énergique et les moustaches en brosse étaient bien trompeuses, car il

était le très humble serviteur de sa femme, une grande personne mince, penchée comme un roseau, aux manières languissantes, à la voix douce, à la volonté de fer. Les deux autres étaient la mère et la fille, l'une plutôt bonne et facile qu'intelligente, l'autre veuve d'un peintre de talent, encore jeune, sans enfants, revenue dans la maison maternelle pour remplir le seul devoir qui lui fût laissé, se prêtant complaisamment aux goûts innocents de sa mère, et venant sans plaisir, mais de bonne grâce, dans le salon glacial de M<sup>me</sup> Daunet.

Les souvenirs d'enfance et les habitudes peuvent seuls expliquer certaines intimités. Entre les cinq personnes réunies là, il ne régnait aucune réelle sympathie. Le capitaine Gervais s'y trouvait, parce que sa femme le désirait; celle-ci, plus jeune que M<sup>me</sup> Daunet, était une de ses fidèles, parce que, disait-elle, la vieille dame était une amie de sa mère. Également autoritaire et opiniâtre, elle eût été volontiers en conflit avec elle, si, prétendaient les langues malignes, elle n'eût cherché à garder ses bonnes grâces en vue de son héritage.

Quant à M<sup>me</sup> de Kerdalar, elle aimait en cette maison les murs plutôt que l'habitant. Elle y avait passé maints jours heureux au temps de sa jeunesse, ces souvenirs lui étaient agréables, et d'ailleurs, c'était une âme douce et fidèle, qui continuait à aimer ses amis d'autrefois, par la seule raison qu'elle les avait une fois aimés. M<sup>me</sup> Daunet était flattée de ses visites, parce qu'elle tenait le premier rang dans la société de cette petite ville, et qu'elle portait le plus vieux nom du pays. M<sup>me</sup> de Kerdalar cédant volontiers, et s'inclinant sans peine devant les idées d'autrui, il n'y avait eu entre elles qu'un seul nuage, à l'occasion du mariage de Valentine, la fille de M<sup>me</sup> de Kerdalar. M<sup>me</sup> Daunet avait sur l'art et les artistes des opinions aussi arrêtées que singulières. Ni la fortune, ni la situation, ni la célébrité de M. Lallay ne purent l'empêcher de croire qu'il était une sorte de rapin ou de bohème, et lorsqu'il mourut prématurément, elle pensa, à part elle, que le malheur n'était pas très grand. Cependant, comme sa vieille amie ne pouvait supporter qu'on effleurât les sentiments de sa fille ou les mérites de son gendre, elle s'abstint d'émettre ses réflexions, et fit bon accueil à Valentine, lorsque, pressée par sa mère, la jeune femme quitta ses crêpes et consentit à partager, comme autrefois, les distractions, d'ailleurs fort peu bruyantes, de M<sup>me</sup> de Kerdalar.

Ce fut elle qui commença à parler de Vadalen. Elle s'intéressait à cette enfant, qu'elle avait à peine entrevue, mais dont la timidité farouche, le petit visage pâle et la bouche sérieuse en disaient long sur la somme de joies qu'elle trouvait dans la vieille maison.

— Votre petite nièce ne s'ennuie pas trop pendant l'hiver? demanda-t-elle, tout en jetant un regard furtif sur la pendule, et en aspirant secrètement à voir finir cette longue soirée.

— Bah! les enfants ne s'ennuient jamais, dit sèchement M<sup>me</sup> Daunet. Cependant, il faudra bien l'occuper, et je vais lui apprendre prochainement à lire et à tricoter.

M<sup>me</sup> Lallay sentit un petit frisson courir entre ses épaules. Elle se souvenait que M<sup>me</sup> Daunet avait été la terreur de son enfance, et plaignait la pauvre petite condamnée à l'avoir pour institutrice.

— Ne pensez-vous pas à la mettre à quelque école, chez la bonne M<sup>me</sup> Rosalie, ou bien à l'externat? demanda-t-elle de sa voix la plus insinuante.

— Certes non! répliqua vivement M<sup>me</sup> Daunet.



dont le ton prit quelque chose de strident et d'agressif. Cette enfant n'a rien, son père est mort ruiné; elle est presque absolument à ma charge, et je me garderai bien de faire pour elle des dépenses inutiles!

— A quoi sert tant de science pour une femme? dit le capitaine, croyant faire sa cour à M<sup>me</sup> Daunet en abondant dans son sens.

Sa femme lui lança un regard impérieux, puis se tourna vers sa vieille amie.

— Il faut bien, pourtant, qu'elle sache lire, écrire, compter, dit-elle avec une douceur extrême.

— Naturellement; aussi ai-je l'intention de le lui enseigner moi-même. Plus tard, nous verrons, car, enfin, il faudra que cette enfant gagne sa vie.

— Et vous saurez l'y préparer! s'écria M<sup>me</sup> Gervais avec douceur.

Le capitaine, qui savourait avec recueillement un verre de vieux cognac, hasarda un: « Corbleu, oui! » et, sur un nouveau regard de sa femme, retomba dans son mutisme.

M<sup>me</sup> de Kerdalar, qui remettait tranquillement ses gants, dit d'un ton conciliant:

— Gagner sa vie! N'est-elle pas, chère Sophie, votre proche parente? Un jour, — le plus tard possible, — cette petite peut, il me semble, être dispensée de travailler pour vivre.

M<sup>me</sup> Gervais s'agita sur sa chaise.

— Mon héritage ne sera pas pour elle, dit aigrement M<sup>me</sup> Daunet.

— Notre excellente amie a toute liberté de tester, ajouta vivement M<sup>me</sup> Gervais.

— Certes, répliqua M<sup>me</sup> de Kerdalar, mais il me semble qu'on doit quelque chose à une parente pauvre, et que Madeleine, avec le nom qu'elle porte, n'est pas née pour devenir une ouvrière, ni même une gouvernante.

— Le nom qu'elle porte! répéta M<sup>me</sup> Daunet avec une explosion d'amertume. Son père, qui me l'a jadis contesté, à moi, a montré le peu de cas qu'il en faisait, en épousant une femme sans naissance.

— La famille de Marguerite Lavour était des plus respectables, dit M<sup>me</sup> Lallay avec vivacité.

— C'est possible, mais elle n'était pas des nôtres; elle n'appartenait pas à la noblesse, répliqua M<sup>me</sup> Daunet d'un ton majestueux, rejetant en arrière les brides de dentelle de son bonnet.

La bonne M<sup>me</sup> de Kerdalar ne sentit ni l'impertinence ni le ridicule de cette sortie. M<sup>me</sup> Gervais pâlit d'indignation, mais dit avec douceur:

— Je comprends qu'après les torts de votre neveu envers vous, ce soit un acte méritoire d'avoir pris la tutelle de sa fille... Est-elle toujours aussi soumise, cette petite?

— C'est la nature la moins sympathique que je connaisse, la plus renfermée, la moins affectueuse... Et cependant, elle aura besoin des autres, dans la vie.

— Peut-être M. de Cernay lui laissera-t-il quelque petite rente, dit M<sup>me</sup> Gervais d'un ton innocent.

Une colère soudaine contracta le visage de M<sup>me</sup> Daunet.

— Mon frère! répéta-t-elle, suffoquée. Et à quel propos, je vous prie? Qui donc a droit à son héritage?

— Ce serait vous, naturellement, si vous n'étiez pas brouillés, répliqua M<sup>me</sup> Gervais, avec une candeur feinte.

— Et croyez-vous que mon frère, qui ne connaît pas cette enfant, qui a refusé de paraître au conseil de famille, qui a déclaré énergiquement sa volonté de ne point se mêler de ce qui la regarde, croyez-vous, dis-je, qu'il lui ferait un legs sans raison aucune? D'abord, les avares comme lui ne font jamais de testament; c'est une chose bien connue.

— Quelquefois ils en font dans le but très blâmable de frustrer ceux qu'ils haïssent, répliqua M<sup>me</sup> Gervais, prenant un malin plaisir à exciter l'indignation de M<sup>me</sup> Daunet. Mais lui ne le fera pas, oh! non, certes, et le jour où vous pourrez pénétrer dans la maison voisine, quand il n'y sera plus, vous y trouverez, je pense, un héritage considérable autant que légitime... Cette succession de votre oncle d'Angleterre, dont il vous a frustrée, était déjà si énorme, et il l'a tant accrue!

— C'est étrange de vivre ainsi brouillés l'un près de l'autre, murmura le capitaine.

Un regard de sa femme l'avertit que sa remarque était intempestive, et M<sup>me</sup> Daunet se tourna vers Valentine, qui se levait, ainsi que sa mère.

— Une tasse de thé, ma chère? Vous partez bien tôt...

— Merci, madame... Et ainsi, vous allez apprendre à lire à Madeleine?

— Ne m'en parlez pas; c'est une horrible corvée, mais je n'ai jamais manqué à un devoir.

— Et si vous me permettiez d'accomplir celui-là à votre place?

M<sup>me</sup> Daunet regarda la jeune femme avec un peu d'étonnement.

— Ma femme aussi s'offrirait à apprendre l'alphabet à la petite, dit le capitaine; n'est-ce pas, Eugénie?

— Oh! très volontiers, d'autant que je crains que cette enfant, qui a l'air absolument inintelligente, ne fatigue notre excellente amie.

— Je réclamerais la priorité, dit Valentine en souriant. Je suis parfois un peu inoccupée, et cela m'intéresserait.

— Merci, ma chère, mais je préfère m'en charger. Il y a des moyens d'ouvrir l'intelligence des enfants entêtés, et Madeleine me paraît plus opiniâtre que sotte.

Valentine frémit, et jeta un regard désolé à sa mère. Celle-ci avait reçu en partage, à défaut de dons plus brillants, la bonté, qui est l'intelligence et la finesse du cœur. Elle comprit immédiatement l'intention de sa fille.



— Ma chère Sophie, dit-elle, se penchant vers M<sup>me</sup> Daunet et lui parlant à voix basse, ce serait un service personnel que vous me rendriez, en m'aidant à distraire Valentine. Déjà elle a parlé plusieurs fois de vous demander cette enfant une couple d'heures chaque jour... A propos, ajouta-t-elle vivement, sans laisser à M<sup>me</sup> Daunet le temps de formuler le refus qui était déjà sur ses lèvres, j'ai écrit à mon beau-frère, le premier président, au sujet des recherches que vous désirez faire dans l'Ille-et-Vilaine. Il ne serait pas étonné que les Daunet eussent possédé la Roche-Maurion, qui était une terre noble, et il consentira, je n'en doute pas, à faire les démarches nécessaires pour s'assurer du fait, ce qui est la chose la plus simple.

Le visage maigre de la vieille dame s'illumina soudain.

— La Roche-Maurion ! répéta-t-elle avec complaisance ; ce serait donc là cette terre dont mon mari n'a pu retrouver exactement la situation ! Je savais, moi, que mes prétentions étaient fondées ! Merci, ma chère Amélie, de votre obligeance... J'écirai moi-même à M. le Premier, ajouta-t-elle avec emphase. Et si vraiment la corvée dont nous parlions constitue pour Valentine une distraction, quelque mince qu'elle soit, je vous enverrai Madeleine.

— Merci, vous me ferez vraiment plaisir. Et commencerons-nous dès demain ?

— Oh ! ma chère, quel empressement ! Vous en serez vite lassée...

— Au revoir, Sophie... Je vais annoncer votre lettre à mon cousin, dit M<sup>me</sup> de Kerdalar avec son plus aimable sourire.

— Naturellement, ma chère... Au revoir, capitaine, à bientôt, Eugénie... Alors, ma chère Valentine, je vous enverrai demain cette petite ? Surtout, soyez ferme ; n'allez pas me la gâter !

La porte de la rue se referma sur ses hôtes, et elle rentra dans sa chambre, rêvant au nom depuis si longtemps poursuivi, à ses désappointements si fréquents, et à l'espérance nouvelle qui venait de luire sur sa vieillesse sèche et froide.

Pendant ce temps, Vadalen dormait paisible, tout au haut de la maison, seule, mais sans crainte, parce que Seïzan lui parlait chaque soir de l'ange protecteur qui l'abritait sous ses ailes. C'était ce bon ange, sans doute, qui avait soufflé la pitié au cœur de Valentine pour cette enfant sans mère. Désormais, une nouvelle phase allait s'ouvrir pour Vadalen.

#### IV

Le lendemain matin, M<sup>me</sup> Daunet sortit, annonçant qu'elle ne rentrerait que pour le repas de midi.

Vadalen la vit partir, et une sensation de liberté dilata son pauvre petit cœur. Le temps était beau, bien que froid, et elle résolut d'explorer le pou-

lailler et la partie du jardin qu'elle fuyait, d'ordinaire, parce que le terrible regard de sa tante y pouvait épier tous ses mouvements.

Elle prit un vif plaisir à se faire suivre par les poules bigarrées, à admirer les belles plumes bronzées d'un superbe coq, puis elle s'engagea dans l'allée bordée d'une haute et épaisse charmlle. Comme elle revenait vers la maison, ravie d'avoir découvert deux pâles petites violettes, elle leva par hasard les yeux vers la maison voisine, et, pour la première fois, aperçut un visage humain collé derrière une vitre poussiéreuse.

Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait songé que cette maison fût habitée. L'extrême délabrement où elle était tombée, la malpropreté des fenêtres, tout faisait en effet supposer que personne n'y demeurait, et la charmlle ne permettait pas de voir ce qui se passait dans le jardin.

Vadalen tressaillit. La figure qui venait de lui apparaître était encadrée dans une barbe grise et une chevelure emmêlée ; mais la maigreur, la forme des traits et surtout le regard étaient si semblables à ceux de M<sup>me</sup> Daunet, qu'elle eut un instant l'idée que c'était sa tante qui la regardait, ainsi transformée par quelque métamorphose.

Etouffant un cri d'effroi, elle se mit à courir vers la maison, disparut dans l'allée, et vint tomber, haletante, dans les bras de Seïzan.

— Quas-tu donc, ma petite fille ? s'écria la servante, inquiète. T'es-tu fait mal ? Es-tu tombée ?

— Non... J'ai eu peur, balbutia Vadalen, encore tremblante.

— Peur de quoi ?

— Là-bas, dans la maison, tout près... Il y a un homme... Il est vieux, il a des yeux comme ma tante...

— Le vieux monsieur est revenu ? s'écria Seïzan avec curiosité. N'aie pas peur, il ne te dira rien, il ne vient jamais ici.

— Est-ce que..., est-ce qu'il est méchant ?

Seïzan haussa les épaules :

— Je ne sais pas ; il est un peu fou, je pense, mais il ne faut pas avoir peur... Et surtout, ne parle pas de lui à madame !

— Pourquoi, Seïzan ? demanda Vadalen, qui, cependant, n'était jamais tentée d'adresser la parole à sa tante.

— Parce qu'elle serait fâchée... Retourne au jardin, mignonne, il fait si beau !

Mais Vadalen n'avait plus envie d'aller au jardin. Elle était encore sous l'impression de terreur que lui avait causée cette figure, si semblable à celle de sa tante. Elle joua avec les chats, elle choisit et essuya les pommes que Seïzan pelait pour faire une compote, et s'amusa à moudre du café, besogne qui lui plaisait particulièrement.

A midi moins dix, la clef de M<sup>me</sup> Daunet tourna dans la serrure, et Seïzan jeta un coup d'œil inquiet sur l'enfant.

— Il faut te laver les mains, dit-elle ; tiens,



voici de l'eau tiède... Et je vais refaire ta natte ; madame ne veut pas que tu sois en désordre...

Au coup de midi, Vadalen entra dans la salle à manger, suivant Seïzan, qui portait la soupière. M<sup>me</sup> Daunet était déjà assise à sa place, dépliant son journal. Elle inspecta d'un regard le visage et les mains de la petite fille, lui fit signe de s'asseoir en face d'elle, et commença à lire le journal, s'interrompant pour ordonner à Vadalen de se tenir droite, de ne pas manger trop vite, de ne rien laisser dans son assiette, etc.

Comme Seïzan apportait la compote, sa maîtresse leva les yeux.

— Il faut dîner vite, s'il vous plaît, ma fille, puis vous habillerez Madeleine, et vous la conduirez, aujourd'hui et tous les jours, chez M<sup>me</sup> de Kerdalar... On va vous apprendre à lire, ajouta-t-elle d'un ton sévère, se tournant vers sa nièce, et vous devrez être attentive et obéissante, sinon on vous attachera votre alphabet au dos, et les autres enfants se moqueront de vous lorsque vous reviendrez à la maison.

Dans l'excès de sa surprise, Seïzan avait failli laisser échapper le compotier.

— Est-ce que... il y aura là une maîtresse pour lui montrer ? demanda-t-elle timidement.

— Non, c'est M<sup>me</sup> Lallay qui a une lubie et qui veut se faire maîtresse d'école... Nous verrons ce que durera sa fantaisie, et lorsqu'elle s'en lassera, c'est moi qui me chargerai de Madeleine.

Tout fut dit. Une terreur irraisonnée s'empara de l'enfant : terreur de son institutrice inconnue, terreur de retomber entre les mains de sa tante.

M<sup>me</sup> Daunet se leva de table et donna une petite tape sèche sur la joue de Vadalen.

— Allez vous habiller... Et ne soyez pas sournoise et entêtée avec cette dame, qui vous enfermerait dans une cave toute noire.

— Monte, petite, dit Seïzan, faisant un petit signe d'encouragement derrière sa maîtresse, je vais te rejoindre et te mettre ta robe bleue...

Vadalen monta lentement. Les leçons de lecture l'effrayaient, et des larmes, aussitôt réprimées, montaient à ses yeux. Elle s'assit tristement au pied de son lit, trouvant le temps long jusqu'à l'arrivée de la bonne Seïzan, qui, cependant, ne dina qu'à moitié pour arriver plus vite.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-elle en arrivant, tout essouffée pour avoir monté trop vite.

— Je ne sais pas...

— Ce n'est pas ennuyeux d'apprendre à lire ; tu sauras déchiffrer bientôt tout ce qui est écrit sur mes images, puis tu liras de jolis contes, tu ne t'ennuieras plus jamais... M<sup>me</sup> Valentine est bonne, tu verras ! Je suis bien contente de voir ma petite fille aller tous les jours chez elle...

Mais Vadalen restait déflante et triste : Seïzan ne s'avisait-elle pas de lui soutenir que sa tante aussi était bonne, « au fond » ?

Pauvre petite ! Elle n'était guère attrayante

lorsque, cramponnée à la main de Seïzan, elle arriva devant le vieil hôtel de M<sup>me</sup> de Kerdalar. Les gros souliers qui provenaient du village, la robe d'un bleu cru, laide et étriquée, le chapeau de feutre commun, les nattes blondes serrées et grêles, l'air triste et craintif, rien en elle ne semblait gracieux et jeune.

L'aspect monumental de l'hôtel l'intimida. Les hautes murailles, la vaste cour, le long bâtiment en pierres grises, que deux ou trois rosiers, aujourd'hui desséchés, rendaient à peine moins sévère, en été, tout cet ensemble accrut son effroi, et elle commença à pleurer silencieusement, en pénétrant, toujours serrée contre Seïzan, dans un vestibule dallé de marbre, d'où s'élevait un large et sombre escalier de chêne noir.

Mais une porte s'ouvrit, et une belle jeune femme blonde, dont la robe noire faisait ressortir le teint délicat, apparut tout à coup comme une de ces madones au doux sourire, dont les yeux bleus rappellent la couleur et la sérénité du ciel.

— Ah ! voici la chère petite !... Merci, Seïzan, vous pouvez me la laisser... Remerciez bien M<sup>me</sup> Daunet. Tu veux bien rester avec moi, n'est-ce pas ?

Comment résister à une voix si douce et à un si tendre sourire ? Les doigts de Vadalen relâchèrent instinctivement leur étreinte ; Seïzan en profita pour s'échapper, et l'enfant entra avec sa nouvelle connaissance dans le salon où était restée M<sup>me</sup> de Kerdalar.

Longtemps après, la petite fille se rappela l'aspect inattendu de ce salon, et l'impression profonde, intense qu'il lui fit ressentir.

Oui, au milieu de toutes les vicissitudes de sa vie, à travers les joies, les peines, les angoisses dont son cœur fut plus tard le jouet, cette vision demeura en elle, vive, nette, ravissante, idéale...

On n'eût jamais pensé que ce vieil hôtel aux sombres murailles renfermât une chambre aussi claire. Même par cette journée d'hiver, les larges et hautes fenêtres y laissaient entrer des flots de lumière auxquels Vadalen n'était plus habituée dans la petite maison basse de sa tante. Dans une cheminée monumentale, en pierre sculptée, il y avait d'énormes bûches enflammées, surmontées d'une montagne de pommes de pin semblables à des fruits d'or. Sur une partie des murailles, on avait conservé des panneaux en tapisserie d'une grande beauté, tandis que des lambris en châtaignier sombres et luisants faisaient ressortir des tableaux de toutes dimensions. Sur le plancher, un tapis épais ; contre les murs, des meubles anciens, de gracieuses marquetteries ornées de cuivres délicatement ciselés ; disséminés un peu partout, des sièges, anciens aussi, recouverts de soieries ou de tapisseries aux tons harmonieux, un peu pâlis ; dans des cornets, des gerbes énormes de chrysanthèmes ; tout cela composait un ensemble qui saisit même cette enfant de six ans, en lui donnant



la première impression qu'elle eût eue de l'art et de la vie. Mais ce qui compléta pour elle cet inoubliable tableau, ce fut la vieille dame en cheveux blancs et en robe de soie noire qui lui souriait du fond de la chambre, et qui l'invitait à réchauffer ses petites mains toutes bleues.

La voilà assise sur une petite chaise basse, entre la dame aux cheveux blancs et la belle jeune femme blonde. On lui sourit, on la caresse, on ôte son manteau, son chapeau, tout cela sans lui parler, sans l'intimider, jusqu'au moment où la jeune femme, ayant surpris sur ses lèvres une ombre de sourire, et dans ses yeux une timide expression de reconnaissance, se penche vers elle, l'embrasse, et lui dit, sans quitter sa main :

— Comment t'appelles-tu, chère petite ?

— Vadalen...

Et, voyant un peu d'étonnement se peindre sur le visage de la vieille dame, qui croyait, dit-elle, que son nom était Madeleine, elle s'enhardit tout à fait.

— Oui, ma tante dit Madeleine, mais ma nourrice disait Vadalen, et les frères aussi... C'est mon nom breton.

Sa petite voix tremble en évoquant le souvenir de la ferme où elle n'a pas été très heureuse, mais où elle était libre, et où sa mère Yvonne l'embrassait soir et matin.

— Ici, tu seras Vadalen, c'est un si joli nom ! Maman, voulez-vous me passer ce petit tablier ?... Vadalen, c'est moi qui le portais quand j'étais petite, ce tablier, et je veux que tu le mettes pour que tu te sentes, ici, chez toi...

La laide robe bleue disparaît sous un gentil tablier à l'ancienne mode, toujours joli avec ses fins petits plis et ses broderies. Valentine lisse presque machinalement les cheveux d'un châtain clair que Seizan arrange avec plus de soin que de bonheur, et, sous sa douce main, de fines petites boucles reprennent leur liberté et forment une légère et gracieuse auréole au front sérieux de l'enfant. Celle-ci lève la tête et sourit tout à fait. Elle n'a pas conscience qu'on la rend plus jolie, mais ces caresses sont si douces !

Cependant, l'objet de sa venue dans cette demeure enchantée lui revient à l'esprit, et c'est avec un reste de terreur qu'elle murmure :

— Est-ce que c'est bien difficile d'apprendre à lire ?

— Non, ce n'est pas difficile du tout, et c'est si amusant après, quand on sait !

— Mais... si je ne peux pas apprendre tout de suite ?

— Tu feras ce que tu pourras, et je suis sûre que tu ne t'obstineras jamais.

Une question tremblait encore sur les lèvres de Vadalen, une inquiétude lui demeurait au cœur.

— Est-ce que... vous me mettez dans une cave très noire ?

M<sup>me</sup> de Kerdalar et sa fille se regardèrent. Des

larmes de pitié jaillirent des yeux de la vieille femme, qui avaient cependant beaucoup pleuré, tandis que Valentine serrait l'enfant contre elle d'un geste véhément.

— Vadalen, dit-elle d'une voix lente et émue, tu ne seras jamais punie ici. Si tu désobéis, c'est toi qui sentiras que c'est mal, que tu nous fais de la peine, et que le bon Dieu n'est pas content... Comprends-tu ?

Les yeux profonds de Vadalen s'attachèrent sur ce beau visage, et, par un élan inouï chez elle, elle se jeta dans les bras de Valentine, en murmurant :

— Je vous aime bien !

Quelle douce et amusante leçon suivit ! Pour ce premier jour, il n'y eut pas de livre maussade, mais de jolies lettres d'ivoire, éparses sur un tapis, parmi lesquelles Vadalen apprit à distinguer la première lettre de son nom et de celui de Valentine, et trois ou quatre autres qu'on mêlait ensuite et qu'elle retrouvait avec de petits cris de joie. Ses triomphes furent célébrés par une distribution de bonbons, puis on commença un tricot. Ce devait être (quand, peu importe) un petit jupon bien chaud pour un pauvre bébé. La pensée du froid qu'avait maintenant ce bébé, et de la douce chaleur que lui donnerait le jupon, activa toutes les facultés de Vadalen, qui apprit à faire le point dès cette première séance.

Après une tâche aussi laborieuse, comme ce fut amusant de goûter auprès du feu, sur une petite table, puis, après, d'entendre Valentine lui expliquer les tableaux ! C'étaient des sujets religieux ou allégoriques, traités avec un talent merveilleux, et surtout avec un sens rare de l'idéal. Il y avait aussi un portrait de M. Lallay, peint par lui-même, et le regard de Vadalen s'y arrêta longtemps. Elle demanda à Valentine qui c'était.

Les yeux de la jeune femme se mouillèrent.

— C'était mon mari, mon meilleur ami... C'est lui qui a peint cette belle Vierge, et tous ces tableaux... Le bon Dieu me l'a pris, Vadalen... Il est au ciel.

Elle ne put continuer. L'enfant jeta ses bras à son cou d'un geste rapide, et posa sa joue délicate contre la joue de la jeune femme.

— Alors, ne pleure pas, dit-elle d'une voix caressante. C'est, vois-tu, que la Sainte Vierge t'aimait bien pour l'avoir peinte si belle...

Valentine sourit à travers ses larmes, et, regardant sa mère :

— J'avais deviné ce qu'était cette enfant, murmura-t-elle. Mais comme elle souffrira !

#### IV

Cela se continua pendant tout un hiver. Chaque jour, après le repas de midi, Vadalen était amenée chez M<sup>me</sup> de Kerdalar, et, insensiblement, on l'y



garda jusqu'au souper. C'était vivre dans une région si différente, si douce, si chaude et si brillante! La tâche quotidienne s'accomplissait régulièrement, mais l'intelligence et la bonne volonté de l'enfant permettaient de n'y consacrer qu'un temps assez court. Quant à ces autres leçons qui forment l'âme et le cœur, elles étaient données sans relâche, mais d'une manière insensible, et pénétraient Vadalen comme la lumière baigne les objets. C'était à travers le bonheur qu'elles lui parvenaient; c'étaient la bonté de M<sup>me</sup> de Kerdalar, le dévouement de Valentine, qui modelaient pour ainsi dire son cœur. Dieu, l'âme de cette éducation, y était comme le soleil dans la nature, pour tout y féconder, mais aussi pour tout y embellir.

Et les joies de Vadalen la rendaient meilleure, car elle était de ces êtres d'élite qui ont, moins que d'autres, besoin du frein et de l'épreuve, et le bonheur inclinait tout naturellement son âme vers le bien.

Dans cette maison, où elle apprit à aimer, elle connut aussi les premières impressions du beau. Elle avait des extases silencieuses devant les toiles où le jeune mari de Valentine avait laissé la trace de son âme et de son génie. Elle apprenait, sans s'en douter, à voir et à aimer le côté élevé, gracieux, poétique des choses, et, pour elle, Valentine rouvrit son piano et recommença à chanter.

Tout cela s'alliait avec une douce gaieté enfantine. Dans cette demeure bénie, Vadalen osait être elle-même; elle parcourait sans crainte les vieilles chambres, répétait de sa voix douce les airs de Valentine; elle avait sa chaise, sa petite table, son coin favori pour la poupée que lui avait donnée M<sup>me</sup> de Kerdalar, et qu'elle se refusait à emmener chez sa tante, en disant naïvement que « sa fille » s'y ennuyait trop.

Pendant ce temps, la grande affaire de M<sup>me</sup> Daunet semblait devoir réussir, et la vieille dame était sans cesse occupée des démarches qu'il fallait faire à ce sujet. Elle multipliait les entrevues avec les hommes de loi, soutenait un procès, faisait des voyages à Rennes.

Seïzan secouait la tête.

— Madame en fait trop pour son âge, disait-elle, à quoi cela lui servira-t-il d'abrégier ses jours pour avoir un nom sur son tombeau?

Mais Vadalen y gagnait, de la part de sa tante, ce qu'elle pouvait le plus désirer: une complaisance extrême pour ses visites chez M<sup>me</sup> de Kerdalar, et une indifférence encore plus grande pour elle-même, ce qui lui rendait la vie plus douce, ou du moins plus paisible.

Hélas! son bonheur ne fut pas de longue durée.

Valentine, dont la santé avait été atteinte pendant la longue maladie de son mari, languissait depuis de longs mois, et, malgré l'énergie avec laquelle elle déguisait ses souffrances à sa mère, M<sup>me</sup> de Kerdalar s'inquiéta et consulta les médecins.

Leurs avis furent unanimes. M<sup>me</sup> Lallay était atteinte d'une anémie profonde, la poitrine était affaiblie; un changement de climat et un changement d'existence pouvaient seuls conjurer le mal.

Et, en huit jours, le départ fut décidé.

M<sup>me</sup> de Kerdalar n'avait d'abord pas douté qu'il ne lui fût permis d'emmener Vadalen, dont M<sup>me</sup> Daunet semblait se désintéresser de jour en jour, et à qui elle et sa fille s'étaient attachées tendrement. A sa grande surprise, et à son regret profond, elle se heurta à un refus inexorable. M<sup>me</sup> Daunet avait une manière à elle d'assimiler le devoir aux convenances, et de le faire dépendre du respect humain. La loi lui avait confié une tutelle, elle se devait à elle-même, — à elle, la femme correcte et impeccable, — de remplir les obligations de cette tutelle avec d'autant plus de rigueur qu'elles lui étaient plus désagréables. Et que dirait-on dans la ville si on la voyait se décharger de son fardeau sur une autre? Non, non, il n'en serait pas ainsi; la loi lui avait infligé la société de cette enfant, elle la subirait jusqu'au bout, et remplirait scrupuleusement tous ses devoirs envers elle.

Tout ce que Valentine obtint, c'est que Vadalen passerait les après-midi à l'externat des sœurs, où du moins elle trouverait des soins affectueux, et aussi le contact distrayant d'enfants de son âge.

Ce fut cruel d'annoncer à la pauvre petite la séparation qui s'imposait à elle. Quelques précautions, quelque douceur qu'on y apportât, elle tomba dans un désespoir déchirant. Il fallut lui promettre un prompt retour, puis des lettres; mais toutes les consolations glissaient sur ce petit cœur brisé, qui perdait sa lumière et son aliment. Sa douleur fit mal à Valentine, et sa mère hâta le départ. On n'en fixa pas le jour à Vadalen. Un matin, elle vit Seïzan agenouillée au pied de son lit, les bras remplis de livres d'images et de jouets.

Elle eut l'intuition que tout était fini.

— Ce n'est pas aujourd'hui?... Je les verrai encore?...

Et sa petite main comprimait instinctivement les battements de son cœur angoissé.

Quand elle eut compris que ses amies étaient parties, elle commença à pleurer tout bas, mais si longtemps et si amèrement qu'on eût dit les larmes d'une femme.

— Ma petite Vadalen, il faut te consoler, elles reviendront... Tu n'aurais pas voulu que M<sup>me</sup> Lallay tombât malade ici; elle toussait, tu le sais bien, et elle était si pâle! Sois bien sage pour que le bon Dieu la guérisse et la ramène... Et regarde les beaux jouets qu'elles t'ont envoyés!

Vadalen détournait les yeux.

— Seïzan, dit-elle d'une voix entrecoupée, si je n'étais jamais allée chez elles, je n'aurais pas tant de chagrin!...

Mais l'humble servante, la prenant dans ses



bras, trouva dans son cœur la réponse qu'il fallait à ce cri de désespoir.

— Il ne faut jamais regretter les joies que le bon Dieu nous a données, ni les bons cœurs qu'Il nous a fait rencontrer, dit-elle avec douceur. Il vaut mieux aimer et pleurer que d'être sans affection, d'avoir un cœur sec... Et puis, ma petite fille, cela t'a fait du bien et t'a rendue bonne d'aller tous les jours là-bas... Tu devras te souvenir toute ta vie de ce que ces bonnes dames t'ont appris... Tu sais bien, elles te l'ont dit, que tous, petits et grands, nous avons un Ami, un Père dans le ciel... Fais ta prière, Vadalen, et dis au bon Dieu que tu souffres, il te consolera...

Vadalen s'agenouilla docilement, et, levant les

yeux vers l'image de l'Enfant Jésus, que Seizan avait suspendue au chevet de son lit, elle dit tout bas, en sanglotant :

— J'ai tant, tant de chagrin !

Puis elle s'arrêta, attendant naïvement la réponse du divin Enfant.

Les doux yeux de l'image semblaient s'attacher sur elle avec pitié et tendresse, tandis qu'une paix inconsciente, mais bien réelle, descendait sur ce pauvre petit cœur, à la pensée que l'Enfant Jésus était son ami.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MENU DE CARÊME

#### DÉJEUNER

Sardines à l'huile.  
Omelette au homard.  
Anguille rôtie.  
Pommes de terre à la crème.  
Petits soufflés au café.

#### DÎNER

Potage au jus maigre.  
Turbot bouilli à la sauce verte.  
Croquettes de riz aux champignons.  
Sarcelle sauce à l'orange.  
Epinards à la crème.  
Pommes meringuées.

#### RECETTE DES SOUFFLÉS AU CAFÉ

Battre en neige quatre ou cinq blancs d'œufs ; y ajouter une demi-tasse de café très très fort, puis 100 ou 200 grammes de sucre en poudre, suivant le goût. Battre le tout et en faire une pâte que l'on disposera par petits paquets sur une feuille de papier blanc.

Mettre dans un four doux et laisser cuire pendant un petit quart d'heure.

\* \* \*

#### SAUCE VERTE

Prenez une bonne poignée de feuilles d'épinards, quelques branches de persil, de cerfeuil, d'estragon et de pimprenelle, si vous en aimez le goût. Lavez avec soin toutes ces herbes et faites-les blanchir à l'eau bouillante, après quoi vous les égouttez. Mettez-les ensuite dans un torchon et exprimez-en le jus ; puis pilez-les encore dans un mortier et délayez sur le feu avec un peu de beurre.

Repassez le tout au tamis ou dans un linge. Préparez une hollandaise avec du beurre fin et des jaunes d'œufs et jetez-y votre jus en tournant toujours sur le feu.

Relevez la sauce avec un peu de poivre de Cayenne et un jus de citron, mais servez rapidement pour qu'elle n'ait pas le temps de devenir jaune, ce qui arrive assez fréquemment.

— \* —





La clôture des petits voyages d'affaires et de plaisir. — Théâtres lyriques. — Concerts et soirées. — Musique de choix.



La vie artistique et mondaine, suspendue pendant le mois qui s'achève, reprend peu à peu son activité, mais elle ne battra son plein que vers le milieu de février. Dans le monde des théâtres, ce ralentissement ne s'est pas fait sentir, au contraire. Ils ont été assiégés par de véritables avalanches d'un public flottant, changeant, se renouvelant, heureux de se donner, ainsi qu'aux siens, au moins une fois l'an, ce plaisir intellectuel. Nos grandes scènes lyriques, elles-mêmes, malgré la tenue forcée qu'elles exigent, se ressentent aussi de ce mouvement inusité. Ce n'est plus le cosmopolitisme que l'on remarque dans la saison charmante des belles nuits et des jours caniculaires dont, en janvier, on désire tant le retour : c'est celui de la province. C'est le va-et-vient des gens d'affaires, gens de famille aussi, qui, n'ayant que quelques journées à disposer, soit pour les affaires, soit pour les plaisirs, soit pour des emplettes dont le choix est indécis, consacreront une soirée à entendre l'artiste en renom, à voir la pièce à la mode. Au moins, en rentrant dans leurs pénates, ils pourront dire toute l'année, quand on leur parlera de la belle M<sup>me</sup> Caron, du grand chanteur Saléza, ou de la merveilleuse Delna : « Nous savons ce que c'est mieux que vous ! Nous avons été voir *Othello* ; nous avons entendu *Paul et Virginie* ».

Puisque nous avons nommé le charmant opéra du regretté Victor Massé, disons de suite que cette reprise a eu un immense succès à l'Opéra-Comique. Il faut le reconnaître, cet ouvrage a été monté et représenté avec autant de soin que de maîtrise de la part du directeur et des artistes.

Il y a bientôt vingt ans que *Paul et Virginie*, après une longue attente, vit le jour au théâtre lyrique de la Gaîté, sous la direction si intelligente de Vizentini. Le succès fut très grand, et la caisse du théâtre enregistra des recettes de plus de dix mille francs chaque soir où l'on donnait l'œuvre du maître. Alors, comme aujourd'hui, elle fut

montée et exécutée admirablement. M<sup>lle</sup> Cécile Ritter y faisait une ravissante Virginie, le Capoul des *Amants de Vérone* avait toute la tendre poésie du fraternel amoureux de la jeune Française, et M<sup>me</sup> Engally représentait une Méala énergique et accomplie. Mais ce qui assurait surtout le triomphe de cette intéressante reprise, c'est qu'aujourd'hui comme alors, c'est encore M. J. Danbé, l'éminent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, qui a présidé à la belle exécution de cette partition si attrayante. Il a gardé précieusement, dans sa vaste mémoire, les traditions de l'ami trop tôt disparu. Avec quelle émotion et quel amer plaisir le vaillant chef et sa fidèle phalange ont dû retrouver ces mélodies exquises où le maître, toujours vrai, laissait chanter son âme de poète inspiré !

Le charme reposant qui circule dans nombre de ces harmonieuses pages y ajoute une grâce de plus et fait ressortir plus palpitantes les scènes où le drame s'accomplit. Dans toutes, on sent le musicien sincère qui écrit ce qu'il sent, et l'enveloppe poétiquement des ressources de la science, pour lui donner la couleur du temps et du lieu où vivaient ses personnages. Nous dirons donc, en dépit des détracteurs, doucereux ou non, de notre école française, dont le snobisme prétend que l'œuvre du charmant musicien a vieilli, que *Paul et Virginie* n'a pas la moindre ride. L'auteur des *Noces de Jeannette* et de *Galathée* a été et sera toujours admiré pour la vérité de son expression dans tous les sujets traités par lui. La brillante interprétation qui est donnée cette année de *Paul et Virginie* ne peut que lui apporter un regain de jeunesse et de renommée. M<sup>me</sup> Delna a fait de son rôle d'esclave une de ses plus remarquables créations ; et M. Clément, comme M<sup>lle</sup> Soville, ont de jeunes et fraîches voix qu'ils savent conduire en artistes consommés.

Les autres rôles de Marguerite, de M<sup>me</sup> de la Tour et de Domingue sont supérieurement tenus par M<sup>lle</sup> Wyns, M<sup>me</sup> Villefroy et M. Fugère.

Nous avons dit avec quel soin et quel amour pour la mémoire de l'ami regretté, maître Danbé avait préparé la reprise de son œuvre attrayante. Le grand succès qu'elle obtient est une douce ré-



compense, car son admirable orchestre ne laisse dans l'ombre aucune des délicates inspirations de Victor Massé.

On forge avec intrépidité des armes nouvelles, pour de nouveaux triomphes, chez M. Carvalho. Ici, c'est pour la *Femme de Claude* que l'enclume résonne; l'assaut est imminent. Là, c'est pour *Ninon de Lenclos*; plus loin, pour *La Vicandière* et *Guernica*, sans compter les intéressantes reprises qui mijotent à l'entour, notamment la millième des *Noces de Jeannette*.

A l'Opéra, il se fait tard pour que nous revenions sur la millième de *Faust*. Tout a été dit sur les splendeurs de cette représentation, comme sur le chef-d'œuvre de Gounod. Rappelons seulement que le tableau de l'apothéose, après les scènes si pénétrantes du Jardin, de l'Eglise et de la Prison, a mis le comble à l'enthousiasme et à l'émotion. Le bel hymne triomphal que le célèbre contemporain de Gounod, M. A. Thomas, avait écrit pour la circonstance, a été magistralement exécuté par les artistes et les chœurs au pied de la statue du grand maître disparu. M<sup>me</sup> Caron, M<sup>me</sup> Deschamps, MM. Delmas, Renaud et Alvarès ont été superbes.

Après ce coup d'œil rétrospectif, il ne faut pas regarder bien loin devant soi pour apercevoir les cimes de la *Montagne Noire*, de M<sup>me</sup> A. Holmès. Si cet ouvrage ne paraît pas en même temps que nos lignes, il ne tardera guère à les suivre. Les études du *Tannhäuser* sont en bonne voie, et il est question de reprendre *Hamlet*, avec M. Saléza. *Djctma*, le poétique et substantiel ouvrage de M. Ch. Lefebvre, sera donné aussi avec une distribution nouvelle.

Pendant ce mois de janvier, rempli de devoirs et d'obligations de toutes sortes, les grands concerts ont été moins suivis. Cependant, à la salle d'Harcourt, un nombreux public s'est porté pour entendre la *Geneviève*, de Schumann, ouvrage presque inconnu en France, comme son auteur, qui ne l'est que des vrais musiciens. Cet opéra en quatre actes, dont on doit la traduction à MM. d'Harcourt et Grandmougin, est une œuvre colossale dont l'exécution fait grand honneur au goût, à l'éclectisme éclairé et au talent du vaillant directeur-chef d'orchestre des concerts d'Harcourt, comme à ses artistes.

C'est surtout en fêtes de famille que le Jour de l'an est fécond. Dans cette catégorie d'un intérêt de premier ordre, nous plaçons les séances musicales données par les professeurs pour faire apprécier les progrès de leurs élèves. C'est ainsi que nous avons assisté à la deuxième matinée musicale donnée par M<sup>me</sup> Henri Marchand, sous la présidence de M. Th. Lack. Le programme se composait exclusivement des œuvres de ce prince du piano. La première matinée de M<sup>me</sup> Marchand ayant été consacrée aux grandes élèves, c'était la gracieuse troupe des toutes jeunes fillettes qui devait nous faire oublier le regret de n'avoir pu

nous y rendre. C'était, en effet, un véritable plaisir de voir ces petits doigts mignons tirer déjà du clavier des sons aussi expressifs. La *Valse espagnole*, la *Valse noble*, et une autre *valse*, jouée par une adorable fillette, M<sup>me</sup> Germaine G., avec une étonnante grâce dans le sentiment, ont valu à l'habile professeur, M<sup>me</sup> Marchand, les bravos les mieux mérités pour son excellente et rapide méthode. Pour la clôture de cette intéressante séance, nous avons eu la rare fortune d'entendre la superbe voix de M<sup>me</sup> Marthe Crabos, qui était venue prêter le charme de son talent de fine discuse à cette artistique fête de famille. Elle a ravissamment interprété deux petites pièces qui, dans sa voix, et avec sa diction si parfaite, ont simplement semblé exquises. Dans le *Noël* de M<sup>me</sup> A. Holmès, elle a trouvé des intonations d'une délicatesse extrême pour rendre ces inspirations qui semblent voltiger entre le ciel et la terre. C'est bien là ce que l'auteur a rêvé en écrivant son *Noël*, qui est tout à fait hors de pair. Le talent si souple de la charmante artiste s'est montré sous un jour tout différent dans : *En dansant la gavotte*, de Gaston Lemaire, qu'elle dit avec une élégance et une coquetterie absolument irrésistible et du meilleur goût. On a vivement regretté de ne pas entendre M<sup>me</sup> Crabos dans un de ses grands morceaux d'opéra, où son généreux soprano émeut si profondément ses auditeurs, mais, chaque année, la vogue croissante de son enseignement si recherché absorbe davantage les loisirs de la cantatrice.

M<sup>me</sup> Lafaix-Gontié obtient toujours de légitimes succès aux soirées littéraires et artistiques qu'elle donne dans les salons de l'Institut Rudy. Dans l'une de ses dernières conférences, cette distinguée musicienne a émis les plus intéressants aperçus sur des œuvres de Saint-Saëns, Hérold, Halévy, etc., au point de vue des beautés qu'elles renferment, comme sur la manière de les interpréter. Le grand air de *Marie*, notamment, qui est d'une beauté absolue, a été l'objet d'une brillante et fort juste démonstration, où M<sup>me</sup> Lafaix a partagé son succès avec M<sup>me</sup> Vetelet, qui a fort bien exécuté cette immortelle page.

Signalons, en terminant, pour le chant : *Pâte étoile du soir*, belle mélodie, de Ch.-M. Widor, d'un caractère très poétique. — Un ravissant rondel, de Ch. Levadé : *Jours d'automne*, d'une grâce originale des plus séduisantes. — Pour le piano : *La Danse des vieux*, extraite du ballet *La Vigne*, de Rubinstein, est tout à fait réjouissante. Moyenne force. Editeur : Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — La célèbre mélodie de Schumann : *Par-donne-tui*, par Th. Lack, morceau d'une pénétrante expression. — La *Valse lente*, de P.-L. Hillmacher, doit plaire par son caractère légèrement classique, qui en fait un excellent morceau d'étude. Moyenne force. Editeur : Alph. Ledue, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAYEUR.



# CAUSERIE



ESDEMOISELLES, on vient de couronner et de marier les quatre rosières de Saint-Denis, suivant l'antique usage et les origines de cette coutume tout aussi saintes qu'originales.

Ce fut un moine, dom Belloy, qui, par testament, consacra les revenus qu'il touchait de ses fermages, à Aubervilliers, à cette pieuse fondation. Les considérants qui accompagnent ce don sont touchants et naïfs, je vous les cite tels qu'ils ont été écrits par le saint homme : « Considérant qu'un des principaux actes de la charité consiste en aumônes, et qu'entre toutes les aumônes qui se peuvent faire, l'une des plus méritoires est celle qui se fait aux pauvres filles, lesquelles, dépourvues de moyens, ne se peuvent marier, aurait délibéré de donner, par chaque année, une somme de deniers pour aider à doter trois des plus pauvres filles de la ville. » .....

Ici, je fis une pause et je trempai ma plume dans l'encre, regardant les grains de neige voler mollement devant ma fenêtre, ce qui est une manière de courir après ses idées et de les classer convenablement, lorsqu'on sonna. — Le facteur ! cet ami des bons et des mauvais jours. Cette fois, il a les mains pleines, que Dieu le bénisse ! Je regarde les adresses. Connaissiez-vous rien de plus délicieux que de *deviner* qui vous écrit ? « Ah ! voici le cachet armorié de Marie. — Qui donc met un *y* à mon nom ? — Tiens, l'écriture de mon oncle ; de plus en plus tremblée. — Et ceci ? Connaiss pas ; Vesoul..., Vesoul ? Etc., etc. »

Cette fois, à côté de l'écriture inconnue de la Haute-Saône qui n'avait aucun intérêt, j'aperçus le timbre d'Agra coupant en deux la figure placide de la reine Victoria.

On ne reçoit pas tous les jours des lettres d'Agra, et, quand on les reçoit, on leur fait la faveur de les lire les dernières pour les lire deux fois, et, pendant ce temps, les idées qui étaient venues par la fenêtre, avec la neige, fondent comme elle, les feuilles testamentaires du bon moine glissent de la table et vont se faire brûler dans l'âtre ; il ne reste plus que la lettre, la chère lettre de l'amie éloignée. Je vous la livre ; elle sort des correspondances banales, et, pendant que vous la lirez, j'ajouterai une bûche au feu, car, en vérité, il fait un froid mortel.

« Great Northern Hôtel.

« Agra, 19 décembre 1894.

« Chère amie,

« Ma dernière lettre était encore toute empreinte de la mélancolie d'une traversée fastidieuse et, plus encore, des regrets de la séparation. Ici, on ne peut résister à la magnificence du spectacle qui vous enveloppe, et l'admiration absorbe tout. Je suis dans un pays féerique, il me semble que je rêve, et je me remplis les yeux des splendeurs de cette nature indienne.

« Tout est nouveau et étrange pour une Française dans cette colonie lointaine, où se mêlent d'une façon si bizarre le confort anglais et la sauvage nature du pays.

« Dimanche soir, à neuf heures, nous prenions le B. B. railway (prononcez *Bibi*) tout comme à Paris ou à Marseille, et aussitôt commençaient les surprises : il fallut faire son lit. Les wagons sont disposés de telle sorte que les voyageurs, assis, le jour, les uns à côté des autres, sont couchés les uns au-dessus des autres une fois la nuit venue ; on tire ici, on pousse là, et c'est fait. Chacun, à son tour, passe dans le cabinet de toilette pour s'y mettre en robe de chambre, et revient s'installer sur sa couchette. Bonsoir, good night, en voilà pour toute la nuit. Nous partageons notre dortoir avec un jeune Anglais fort agréable, en ce sens qu'il s'efface le plus possible.

« A l'aube, je m'éveille et, à Baroda, nous buvons une tasse de thé exécrable ; mais quel pays ravissant ! Des champs bordés de haies comme en Bretagne ; seulement, la plaine, au lieu d'être uniformément verte, est coupée d'étangs et de canaux qui resplendissent au soleil levant. Nous passons à toute vapeur à travers ces plaines, et nous apercevons au bord de l'eau des milliers d'échassiers qui font leur toilette matinale en battant des ailes : il y en a de roses, il y en a de blancs, semblables à de grandes fleurs ouvertes ; d'autres ont le corps blanc, la queue noire et le cou vert, irisé. Les plus grands sont gris avec la tête encapuchonnée de rouge. Rien n'est plus joli que de les voir s'ébattre, se jeter dans l'eau, y plonger ou s'y poursuivre.

« Sur les arbres de la rive, des singes grimacent en poussant des cris aigus ; les babies singes, que



notre train effraie, se jettent au cou de leurs mamans.

« Plus loin, je découvre des nids, en forme de bouteilles, suspendus aux branches par un fil ténu pour que le vent berce les petits oiseaux, dont on aperçoit les têtes, tandis que les parents inquiets volent alentour et nous montrent leur plumage chatoyant.

« A Amedabad, nous prenons la ligne du Nord et, presque aussitôt, le spectacle change : nous voici dans les jungles; plus de singes, plus d'échassiers, mais des paons dont la queue brille comme des soleils, beaucoup de chats-tigres; des biches, des cerfs qui s'en vont dans la campagne solitaire, par couples ou en troupes; j'aperçois un maussade sanglier qui nous regarde avec mépris. De vieux châteaux fortifiés rappellent encore la France au voyageur, qui la cherche partout; d'immenses troupeaux de moutons, de vaches, ajoutent à l'illusion; elle serait complète si des chameaux ne paissaient également à l'ombre des vieux murs délabrés.

« Les bergers de ce singulier bétail sont armés de sabre, et les bergères s'appuient sur leurs arcs, avec une flèche toute prête, car il faut se défendre non pas du loup, mais des Bills, tribus pillardes qui guettent toujours l'occasion.

« A regarder toutes ces choses étranges, la journée s'est achevée, le soleil s'est couché dans la pourpre; nous, nous avons refait nos lits sur la banquette du wagon, et nous nous endormons profondément, bercés par le bruit et le mouvement du train...

« Voici trente-six heures que nous roulons, le pays se peuple, les maisons apparaissent de tous côtés et, enfin, nous arrivons à Agra.

« La première chose qu'on aperçoit de la ville est la citadelle mogole, avec ses créneaux arrondis comme un bord de dentelle et ses immenses murs pleins, coupés par de larges bastions. Elle est tout entière construite en grès rouge, d'un rouge de sang; dans le bleu cru du ciel et avec la lumière intense de ce pays, cela est d'un effet saisissant; mais je n'ai guère le loisir de m'abandonner aux impressions sinistres que font naître ces murs sanglants, me voici en présence de la merveille des merveilles : le Tag ! (1)

« Je vous dirai bien comment il est construit; mais, ce qu'il est impossible de rendre, c'est l'effet que produit ce blanc mausolée, dans sa solitude, avec son jardin de cimetière et son recueillement de tombeau.

« C'est d'abord une impression de grandeur tout à fait hors de proportion avec la réalité, puis un sentiment de tristesse recueillie, quand on pénètre dans cet asile de la mort. Tout est en marbre

blanc, depuis les dalles où l'époux inconsolable se prosternait en pleurant la morte, jusqu'à la coupole octogonale du centre, jusqu'aux colonnettes qui supportent les quatre petites coupes des côtés. En marbre aussi, les portes et les fenêtres cintrées, de style arabe, dont les panneaux sont si minces et si finement découpés que le jour, tamisé, n'arrive à l'intérieur qu'avec une teinte d'opale étrange et mystérieuse.

« Au-dessus de ces portes, des inscriptions gravées en marbre noir soulignent encore le deuil de cet asile, et seules, des fleurs de lotus symboliques, en jaspe vert ou rouge, rappellent que tout ne finit pas avec cette vie.

« La tombe elle-même, au centre de la grande coupole, est toute blanche, avec des tons d'ivoire sur ses admirables sculptures qui en font encore ressortir la délicatesse; elle est formée de petites marches d'escalier, comme toutes les tombes arabes, et gardée par une grille, si l'on peut appeler ainsi les panneaux de marbre ouvrés qui l'entourent à hauteur d'homme.

« Et tout cela sous le ciel de l'Inde, avec l'éclat de sa lumière resplendissante, sur une hauteur, au bord de la Jounma, dans un site merveilleux et, semble-t-il, si loin de la terre des vivants! Tous les bruits viennent mourir aux pieds du Tag, et quand, au sortir du mausolée et de sa lumière sépulcrale, on s'arrête à contempler, d'une de ses portes, l'abîme lumineux qui s'abaisse devant soi, on se demande si la terre elle-même ne finit pas là.

Cette tombe de la belle Tagmahall a été élevée auprès du pavillon merveilleux qu'elle occupait vivante, et que l'amour de son époux avait enrichi pour elle de tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus riche dans les Indes.

Ce petit palais de la Favorite était aussi en marbre blanc, fouillé, ciselé comme un bijou, avec de merveilleuses petites colonnes aux chapiteaux sculptés, et des guirlandes de fleurs incrustées dans les murs blancs. Ces fleurs en onyx, agathe et lapis ont des cœurs en pierres fines, émeraudes, turquoises ou saphirs; mais comment exprimer la finesse des dessins, la douceur de ces tons si harmonieusement mêlés!

« Pendant que j'admire ces splendeurs, vous vous serrez frileusement autour du foyer; le foyer de la maison; gardez-y la place des absents et croyez bien que les plus beaux spectacles ne valent pas les joies de l'amitié et le retour auprès des siens.

« MARGUERITE. »

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

(1) Le Tag est le tombeau que Shah-Jehan fit construire à son épouse bien-aimée Tagmahall.



## DEVINETTES

## Mots en hélice

Mot reliant verticalement les deux triangles : Au Zodiaque.

1<sup>er</sup> triangle : En Italie. — Mesure. — Plein d'herbe. — Dans la gamme. — Voyelle.

2<sup>e</sup> triangle : Dans un cran. — Moitié d'une ville de France. — Exercice utile au soldat. — Un fauve. — Pour le bélier.

M<sup>me</sup> P., à C. (Seine).

## Charade

On ne peut être mon premier  
Si l'on reste dans mon dernier  
Même pendant mon entier.

(Une ancienne abonnée.)



## Mots en carré syllabique

Portant ce nom, mon trois  
Peut prendre mon second  
Pour se rendre à mon premier.

(Marguerite Grasjean.)

## Proverbe

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de huit mots :

Riche. — Terre. — Commencer. — Digne. — Rien. — Ennemi. — Gain. — Large. — Jamais. — Mobile. — Gai. — Vif. — Transparent. — Lac. — Maladie. — Réfléchi. — Haine. — Plusieurs. — Vrai. — Spectateur. — Là-bas. — Perdre. — Entrer. — Clarté. — Blanc. — Ancien. — Bête. — Tortueux.

(Brunette parisienne.)



## Problème pointé

Consonnes : S. — t. — t'.cc..t.m.s — — f..r. — d. — m.l — ..x —  
.n.m..x — t. — .n — f..r.s — b..nt.t — ..x — h.mm.s —

(X. Y. Z.)

## Tableau énigmatique

Dire le nom des personnages auxquels ces vers font allusion et de quels ouvrages ils sont tirés :

Son corps, chargé de coups, privé de sépulture,  
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture.  
Et l'on porta sa tête aux pieds de .....  
Conquête digne d'elle et digne de son ....  
..... l'accepta avec indifférence  
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,  
Sans haine, sans plaisir, maîtresse de ses sens,  
Et comme accoutumée à de pareils présents.



## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JANVIER

## MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUE :

CA	VAL	CA	DE
VAL	SEU	SE	
CA	SE		
DE			

CHARADE : En quête.

MOTS EN X : Jérusalem. — Palestine.

MÉTAGRAME : Huche. — Bûche. — Ruche.

ACROSTICHE DOUBLE : Alphabet. — Histoire.

LETTRES CHOISIES : Gounod. — Auber. — Adam.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.